SAINT URBAIN II

LE PAPE DE LA CROISADE

Hic vivens lux Urbis erat, defunctus eclipsis.
Urbs stetit Urbano stante, ruente ruit.

HILDEBERT, du Mans.

I

Un grand écrivain l'a dit : Chaque croisade prise en particulier n'a pas réussi ou n'a eu qu'un succès éphémère ; mais toutes cependant sont arrivées à leur fin, car elles ont arrêté, depuis la prise de Jérusalem jusqu'à la bataille de Lépante, les conquêtes du Croissant. Cette sage réflexion de Chateaubriand s'applique très justement au grand pape dont nous voulons retracer la sainte vie et que le Souverain Pontife Léon XIII a placé naguère sur les autels.

Son dernier historien, M. de Brimont, nous parle en ces termes de l'origine d'Urbain II : « A l'extrémité occidentale du comté de Champagne, sur une haute colline que baignent les flots de la Marne s'élevait, au xe siècle, l'importante forteresse de Châtillon. Ses tours épaisses commandaient une verte vallée qui court avec la rivière d'Épernay à Dormons, et s'appuyait de l'autre sur une forêt sombre. Hérivée, petit-fils d'Ursus, comte de Champagne, l'avait élevé en 925 sur un fief de l'église de Reims, inféodée à son père par un archevêque qui portait aussi le nom de Hérivée. Un siège qu'elle soutint avec honneur en 940 contre le roi Louis d'Outremer fonda sa célébrité ; dès lors elle devint le berceau de l'illustre famille des

Chatillon. C'est là, derrière les murs du château féodal, que la tradition fait naître notre héros en 1042 » (1).

Il y a quelques difficultés pour déterminer à quelle branche de cette puissante famille appartenait le futur pontife ; mais Urbain II semble les avoir dissipées en déclarant que le village de Bainson, voisin du vieux castel, appartenait à ses ancêtres. Son père, Miles de Chatillon, était vidame héréditaire de l'insigne cathédrale de Reims, et son oncle Guy tenait la crosse de ce grand siège épiscopal.

Quant à lui, Odon de Chatillon, quoique d'un caractère très énergique, il préférait de beaucoup la vie studieuse des clercs au fracas des armes et à la vie élégante des châteaux. Aussi ce fut avec un joyeux empressement qu'il suivit les leçons du pieux et savant écolatre de Reims, Bruno, dont le nom allait bientôt retentir dans toute la chrétienté par la fondation du célèbre monastère de la Chartreuse.

Le cours de ses études étant terminé d'une manière fort brillante, Odon fut admis dans l'insigne chapitre de la cathédrale de Reims, malgré sa jeunesse, et il contracta dès lors une étroite amitié avec saint Bruno, devenu son collègue. Les exhortations pathétiques de cet homme de Dieu, qui pensait depuis longtemps à mener la vie des Pères du désert, attiraient peu à peu Odon de Chatillon, décoré alors du titre d'archidiacre de Reims, à la vie parfaite et lui faisaient mépriser déjà

(1) Voici une courte description de ce pieux édifice :

Jadis le château dressait ses fières murailles sur le plateau. Il en reste encore un pan majestueux à côté de la statue. La chapelle romane de Binson, bâtie sur l'emplacement d'un temple païen, fut fondée par Urbain II. La Révolution ruina le prieuré, mais la robuste chapelle résista en partie aux démolisseurs, et se vit transformée en fenil.

La chapelle actuelle est une basilique romane. On y accède par un porche spacieux. On voit aussi un cloître carré à l'angle de l'Évangile et un élégant clocher avec sa flèche. Deux ambons, dans l'intérieur, donnent à cet édifice un caractère archaïque fort intéressant.

A 16 kilomètres au-dessous d'Épernay, dans cette délicieuse vallée de la Marne, à droite de la rivière, le prieuré de Binson, ressuscité par le cardinal Benoît Langénieux, élève ses blanches murailles sur une éminence placée à mi-côte. Collège de missionnaires, pensionnat, lieu de retraite, ses vastes bâtiments, sa chapelle, dominés par une flèche hardie, offrent un ensemble de l'aspect le plus imposant. A 2 kilomètres plus loin et un peu plus haut sur la gauche, on aperçoit le plateau de Chatillon, surmonté de la statue colossale du bienheureux pape Urbain II prêchant la croisade. Elle domine toute la vallée en amont et en aval. Ce monument, érigé en 1887, fut inauguré le 21 juillet de la même année.

les joies du monde et les honneurs même de la prélature pour vivre uniquement sous l'œil de Dieu dans quelque grand monastère.

Son choix s'arrêta sur la puissante abbaye de Cluny, qui était alors gouvernée par le grand saint Hugues de Semur, dont l'abbatiat dura plus de soixante années. Il succédait dans cette charge à trois grands serviteurs de Dieu, les saints abbés Odon, Mayeul et Odilon, qui avaient porté au plus haut point la prospérité spirituelle et temporelle de l'insigne abbaye. On y voyait alors plus de trois cents moines qui, la nuit comme le jour, ne cessaient de célébrer la *Louange divine*, partagés en neuf chœurs, ainsi que les esprits célestes, et se succédant à leur exemple devant le trône de l'Éternel.

Dans cette célèbre école des plus hautes vertus du cloître, qui excitait l'admiration de saint Pierre Damien (1), Odon trouva une sage diversion pour la sanctification de son âme, en même temps qu'une généreuse émulation pour avancer dans les voies de la perfection monastique. Aussi fut-il bientôt distingué par ses supérieurs au milieu de ses confrères du noviciat et saint Hugues, qui savait juger les hommes, jeta les yeux sur ce nouveau moine, qui avait renoncé, pour l'amour de Dieu, au plus brillant avenir, et lui imposa la charge de prieur, dont le titulaire venait de mourir.

II

Ce fut à Cluny que saint Grégoire VII connut et apprécia Odon de Chatillon, et quand Hildebrand monta sur le siège apostolique, il n'oublia point le prieur de Cluny, l'appela à Rome, le créa cardinal, et, quelques années plus tard, lui donna l'évêché suburbicaire d'Ostie, le premier de la chrétienté après celui de la Ville Éternelle. On sait que saint Grégoire VII, sur le point de mourir, désigna et appela pour son successeur le bienheureux Didier, abbé du Mont-Cassin. Celui-ci, qui avait

(1) On lit dans sa légende ces paroles sur Cluny : « C'est dans ce champ que chaque jour la charrue de la prédication monastique trace de profonds sillons où l'abbé répand les grains de la bonne semence, qui est renfermée après la moisson dans les greniers du ciel, car Cluny est le champ spirituel où le ciel et la terre combattent, où la chair fragile lutte contre les puissances de l'air pour remporter la couronne céleste. »

pris le nom de Victor III, désigna, à son tour, au bout d'une année de pontificat, Odon de Chatillon pour lui succéder, et Urbain II, car c'est le nom qu'il prit alors, montra par sa première bulle qu'il était bien de la race de ces deux grands papes et qu'il marcherait sur leurs traces. C'est à Terracine que les cardinaux l'élurent, et ce fut le 21 mars 1088 qu'il reçut l'onction pontificale. Urbain II eut beaucoup à faire pour rétablir la paix dans Rome malgré les révoltes et les dissensions sans cesse renouvelées par l'antipape Guibert de Ravenne (Clément III), mais sa fermeté, soutenue par une activité peu commune, lui permit d'apporter quelques secours à l'Eglise romaine, si ébranlée alors par les efforts de l'enfer.

Il est vrai, comme le remarque l'historien Kraus, que le XII[e] et le XIII[e] siècles, les plus beaux du moyen âge, virent l'autorité qui régit l'Église s'élever à une hauteur ignorée des âges précédents. Les luttes terribles soutenues depuis Grégoire VII, luttes où la puissance, la liberté et l'existence même de l'Église étaient en cause, avaient développé la force de la papauté dans toutes les directions. Plus que jamais le siège de Pierre apparut clairement comme le vrai centre du monde chrétien, comme l'universel foyer d'où rayonnent toute influence et toute vie. Rome exerçait sa juridiction sur la chrétienté d'une manière plus immédiate par une série de *cas* dont elle se réservait l'absolution, par l'exemption accordée à des chapitres, à des diocèses, à des ordres religieux, par les *appels* aisément reçus, enfin par la provision directe des *Réserves pontificales*. Grâce aussi à l'institution des *légations* et des nonciatures, son droit d'inspection devint vraiment effectif et prit une importance pratique très considérable. Enfin les liens de vassalité qui unissaient certains États au Saint-Siège, les croisades entreprises sous sa conduite lui donnaient occasion de recevoir les tributs de toute la chrétienté.(1).

A son tour, le cardinal Hergenrœther nous montre l'empereur Henri, qui avait jusqu'alors gardé la prépondérance en Allemagne et en Italie, revenir dans la péninsule et ravager les domaines de la comtesse Mathilde ; il s'empara même par surprise de la forteresse de Mantoue ; mais, en 1093, la fortune lui tourna entièrement le dos. Un mariage préparé par le pape entre la puissante princesse et Welf, le fils du duc de Bavière,

(1) Kraus, *Histoire de l'Église*, p. 272.

et qui devait renforcer le parti de l'Église, manqua, il est vrai, totalement son but. Néanmoins Henri IV, bien que les Guelfes lui fussent entièrement dévoués, ne remporta plus de succès importants. Mathilde recouvra la plupart de ses domaines envahis par les Allemands et recommença la lutte avec des avantages croissants, tandis que Henri achevait de se perdre dans l'opinion publique et recueillait ce qu'il avait semé (1).

Le pape se trouvait donc dans une position un peu meilleure. Il en profita pour se recommander d'une manière toute spéciale aux prières de saint Hugues, abbé de Cluny, et du B. Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. Il disait au premier : « O le plus regretté des pères, si vous n'avez point perdu le souvenir de votre fils et disciple, s'il vous reste encore pour moi des entrailles de charité, répondez au plus ardent de mes vœux, venez me consoler par votre présence et apporter à la sainte Église romaine, votre mère, la joie si désirée de votre visite. Si un tel voyage vous est impossible, choisissez au moins parmi vos fils, mes confrères, ceux que vous pourrez m'envoyer. En leur personne je vous verrai, je vous entendrai, je recevrai les paroles de consolation dont j'ai tant besoin au milieu des immenses difficultés qui m'accablent. En attendant, faites adresser par toute votre pieuse congrégation les prières les plus ferventes à la clémence de Dieu tout-puissant afin qu'il daigne nous arracher à tant de périls et délivrer son Église sainte » (2).

Urbain II adressait aussi une lettre touchante au B. Lanfranc, le primat d'Angleterre, le 13 mars 1088 : « Votre prudence n'ignore pas, Père très aimé, quels orages, quelles tempêtes ont assailli la barque de saint Pierre. Elle est, depuis de longues années, assaillie par les vents et par les flots. Le divin Maître semble fermer les yeux et dormir au moment où le navire est sur le point d'être submergé. C'est en pareil moment que, malgré toutes mes résistances, la désignation de mes vénérables prédécesseurs et maîtres Grégoire VII et Victor III m'a fait élire, moi insuffisant et indigne au fardeau du souverain pontificat. Les circonstances de cette élection vous seront plus amplement détaillées par notre très cher fils le sous-diacre Roger, qui vous remettra cette lettre. Ce qui

(1) Hergenrœther, *Histoire de l'Église*, p. 381.
(2) B. Urbain II, dans l'Épitre II, *Patrol. lat.*, t. CLI, col. 285.

importe maintenant, c'est que vous, le plus noble et le plus dévoué des fils de l'Église, vous preniez la défense de votre mère et vous vous teniez prêt à la secourir... » (1).

III

Le pape avait raison de demander des prières à ses très saints amis du cloître, car si l'on excepte la grande comtesse Mathilde, il ne pouvait compter pour le moment sur aucun prince de l'Église. Guillaume-le-Conquérant venait de mourir, Henri IV, quoique bien affaibli par ses récents insuccès, persécutait toujours l'Église, comme allait le faire Guillaume-le-Roux, roi d'Angleterre, et Philippe Ier, roi de France, croupissait dans l'adultère et bravait l'excommunication lancée par Urbain II contre ce prince impudique.

Ne pouvant alors aller à Rome, occupé par l'antipape Clément III, le Vicaire de Jésus-Christ se rendit, à l'exemple de Grégoire VII, dans des circonstances analogues, au Mont-Cassin, cette forteresse monastique devenue l'asile de la papauté. C'est là qu'il fut favorisé de la guérison subite d'une violente douleur de côté par saint Benoît, qui lui apparut dans la nuit du 20 au 21 mars. Aussi voulut-il témoigner sa reconnaissance au glorieux patriarche en créant cardinal-diacre un moine du Cassin, Jean de Gaëte, qui devait devenir pape sous le nom de Gelase II (2).

Pendant le voyage d'Urbain II dans l'Italie méridionale, il reçut des lettres d'Alphonse, roi de Léon, qui consentait, pour s'unir plus étroitement au Saint-Siège, à adopter pour l'Espagne la liturgie romaine; cela ne se fit pas sans difficultés, car le peuple tenait encore beaucoup à l'ancienne liturgie mozarabe. Il fallut, rapportent quelques historiens, avoir recours, selon l'usage du temps, au jugement de Dieu. Le missel romain et le missel mozarabe furent jetés dans un grand feu qui dévora le premier et laissa intact le livre sacré des Visigoths.

(1) *Ibidem*, B. Urbain II. Epist. III, col. 286.

(2) C'est lui qui, étant chancelier de l'Église, écrivit le *Regestum* d'Urbain II avec une pureté de style et une élégance de latinité qui n'ont jamais brillé d'un si vif éclat dans la chancellerie romaine.

Le ciel semblait se prononçer pour Rome (1) ; mais le roi Alphonse n'en tint aucun compte, car il voulait, comme le pape, suivre le plan si nécessaire de l'unité sociale catholique.

Pendant que cette sévère mesure consacrait en Espagne les conquêtes du roi de Léon, l'Église d'Orient paraissait vouloir se rapprocher de Rome. L'empereur grec, Alexis Commène, demandait à Urbain de présider à Constantinople un concile général pour rétablir l'union religieuse dans la chrétienté. Quoique le pape sut parfaitement que les progrès des Sarrasins, déjà maîtres de Nicée, obligeaient seuls les Grecs à implorer le secours des Latins, il s'aboucha à Reggio avec le comte Roger, frère de Robert Guiscard. Ce prince conseilla au Vicaire de Jésus-Christ d'accepter les offres de l'empereur de Constantinople, et, quoique le voyage projeté en Orient ne pût s'accomplir, il facilita à Urbain II des relations amicales avec les Orientaux qui furent utilisées plus tard pour la croisade.

En attendant que la croisade contre les Sarrazins devînt possible ou que la Providence lui ouvrît les portes de Rome fermée par l'antipape, Urbain II ne répondait aux outrages et même à la persécution que par la plus admirable patience. Il adressait de fréquents messages à la pieuse comtesse Mathilde, lui rappelant les souvenirs de saint Grégoire VII, et la priait de continuer à servir et à protéger l'Église de Jésus-Christ. Nous verrons, dit l'un des derniers historiens de l'Église, notre pontife persévérer durant tout son règne dans cette attitude de résignation patiente, sans jamais vouloir recourir à la force, même lorsqu'il l'eut dans ses mains, pour faire rentrer les séditieux dans le devoir. Cette mansuétude paternelle finit par triompher de toutes les résistances ; elle amena aux pieds du pape non seulement la ville de Rome, mais le monde catholique tout entier (2). Le nonce-cardinal Jean de Gaëte, venu du Mont-Cassin à la suite d'Urbain II, déploya, dans cette circonstance, un zèle et une activité dont les annalistes contemporains font le plus grand éloge.

(1) Dom Guéranger fait remarquer que les historiens du roi Alphonse ne disent rien, pour la plupart, de ce miracle, et il ajoute que par la bienveillance du Saint Siège plusieurs églises de Tolède furent autorisées à garder le rit mozarabe, dont plus tard le cardinal Garcias de Cisnéros publia une magnifique édition. Voir les *Institutions liturgiques*, T. I, p. 292.

(2) Darras, T. XXIII.

Les premiers mois qui suivirent le retour du pontife à Rome furent très laborieux et très pénibles. Le fameux patricien Pierre de Léon s'était mis à la tête des défenseurs de saint Pierre; il installa le pape dans l'île du Tibre et l'y protégea contre les incursions des schismatiques. Assiégé au milieu de sa capitale, Urbain II était secouru par le dévouement et la charité des dames chrétiennes. On vit jusqu'à de pauvres mendiants prélever sur leur détresse le tribut qu'ils voulaient offrir au Vicaire de Jésus-Christ; tant était irrésistible le charme exercé autour de lui par le très éloquent pontife,

Cependant Henri IV venait d'être battu à Gleichen (1088) et selon son habitude après ses défaites, il se rapprocha d'Urbain II et lui fit de belles promesses ; ce qui ne l'empêcha point de se parjurer de nouveau. Le pontife en fut consolé par une lettre touchante de saint Anselme : « Quelles actions de grâce pourraient exprimer, dit le saint et aimable docteur, ma reconnaissance pour Votre Celsitude, qui a daigné honorer mon néant de lettres si bienveillantes et réjouir mon cœur par la bénédiction apostolique ! Vos tribulations et celles de l'Église romaine sont les nôtres et celles de tous les fidèles catholiques dans l'univers entier : nous ne cessons de prier le Seigneur afin qu'il adoucisse l'amertume des jours mauvais, jusqu'à ce que la fosse du pêcheur soit creusée. Nous avons la certitude qu'il le fera, bien que les délais paraissent longs à notre impatience ; car il n'abandonnera point son héritage, qui est l'Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle » (1).

Un autre ami du pape, saint Bruno, fut alors appelé en Italie et autorisé à établir une nouvelle chartreuse à la Torre, en Calabre, près de Squillace. Urbain II se sentait fortifié et consolé par la présence du grand solitaire, auquel se joignit peu de temps après l'abbé Anselme, appelé tout nouvellement sur le siège primitial de Cantorbéry et saint Yves, évêque de Chartres, que le vicaire de Jésus-Christ voulut consacrer de ses propres mains, mais qui fut persécuté et mis en prison par le roi de France, dont il blâmait hautement la vie honteuse, et par l'archevêque de Sens, qui ménageait le prince.

C'est alors que notre sage pontife maria la grande comtesse Mathilde au jeune Welf, fils du duc de Bavière; mais ce pauvre prince ne mérita point un tel honneur et ne répondit pas aux

(1) *Patr. Lat.* Epist 33, T. 158, col. 1184.

légitimes espérances que cet important mariage inspirait à Urbain II. A cette époque le pape descendit encore dans l'Italie méridionale pour rétablir la paix entre Roger, duc d'Apulie, et son frère Bohémond. Nous le voyons, il profitait de toutes les occasions pour exercer ce rôle de pacificateur parmi ses belliqueux contemporains.

Pendant qu'il donnait de si beaux exemples de mansuétude et d'une sage politique, l'antipape Guibert de Ravenne, qui ne manquait pas d'esprit et savait parfaitement aiguiser une épigramme, envoya de Rome, qu'il occupait par la force des armes, deux vers latins où, jouant sur les mots *Urbanus* (citadin) et *Urbs* (cité de Rome), il disait à Urbain II avec une véritable malice :

Diceris Urbanus, cum sis projectus ab Urbe ;
Vel muta nomen, vel regrediaris Urbem.

C'est-à-dire :

« Tu t'appelles Urbain et tu es proscrit de *l'Urbs* ; ou change de nom, ou rentre dans la ville. »

L'apostolique Urbain II, si grand par la sainteté et la doctrine, ne laissa point cette raillerie sans réponse, et lui répondit : « Tu prends le nom de Clément ; mais il n'est pas en ton pouvoir de l'être, puisque la puissance de délier ne t'a point été conférée. »

Clemens nomen habes, sed clemens non potes esse ;
Tradita solvendi cum sit tibi nulla potestas (1).

« Authentique ou non, remarque un historien de l'Église, la réponse d'Urbain II au défi de l'intrus ne se borna point à un jeu de mots. Après sa glorieuse et très utile excursion en Apulie, le saint pape, confiant dans le secours du ciel et dédaignant de recourir à l'appui d'une armée que les ducs normands de Calabre et d'Apulie eussent volontiers mise à sa disposition, revint à Rome où, malgré les efforts des partisans de Clément III, il célébra les fêtes de Noël de l'année 1809. Il y séjourna jusques au mois de mai de l'an 1090, en dépit de toutes les attaques des schismatiques » (2).

(1) Anonyme de l'abbaye de Mœlk. *Patr. Lat.* T. 213, col. 981.
(2) Kraus, *Histoire de l'Église.*

IV

L'énergie de notre grand pontife ne se montra point seulement dans sa longue résistance aux ennemis de l'Église, mais encore dans sa vigilance assidue pour corriger les abus qui pouvaient s'y glisser et redresser les erreurs qui s'y étaient introduites. Le moyen le plus efficace qu'il employa dans ce but fut la tenue des conciles. Le premier qu'Urbain II présida en personne, à Bénévent, le 27 mars 1091, renouvela les sentences d'excommunication portées depuis longtemps contre Guibert de Ravenne et ses adhérents. Un écho des plaintes d'Yves de Chartres contre le roi Philippe et sa conduite scandaleuse y retentit : Voici ce qu'il écrivait à Urbain II : « Au souverain pontife Urbain, Yves, fils de Sa Sainteté, hommage de dévouement et de prières fidèles. Le roi de France va vous envoyer des ambassadeurs qui se flattent de faire triompher près de vous l'esprit de mensonge. Infatués des dignités ecclésiastiques, ils espèrent tromper la justice et la vigilance du siège apostolique... » (1).

Le courageux évêque n'avait pas à s'inquiéter à ce sujet, car le pape avait déjà écrit très sévèrement le 27 octobre 1091 à Reynald, archevêque de Reims, et à ses suffragants : « Si vous aviez eu quelques soucis de votre honneur et de votre devoir épiscopal, une telle infamie (l'adultère de Philippe Ier) ne fût point venue jusqu'à nos oreilles, ou du moins nous aurions appris en même temps qu'elle avait été réprimée. Constitués par le seigneur pour être les gardiens de la maison d'Israël, vous aviez l'obligation de dénoncer en face les crimes des impies et de leur opposer un mur d'airain. Comment avez-vous pu souffrir que le souverain d'un si noble royaume, abjurant toute pudeur, oubliant toute crainte de Dieu, foulant aux pieds les droits sacrés de la nature, l'autorité des lois et des canons, répudiât sa légitime épouse et ravît par un caprice abominable la femme d'autrui... ? »

Ces protestations énergiques décidèrent le légat Hugues de Lyon à frapper le roi d'une nouvelle excommunication, qui ne fut arrêtée que par la mort de l'infortunée reine Berthe de Hollande ; et le pape n'eut que des éloges pour le zèle

(1) Ive Carn ot *Epist. 24, col. 35.*

ardent d'Yves de Chartres, le digne ami et le dévoué serviteur du Vicaire de Jésus-Christ.

Après le concile de Bénévent, nous mentionnerons seulement celui de Troja (mars 1093), qui publia de salutaires ordonnances, et nous arrivons à celui de Plaisance où se rencontrèrent quatre mille ecclésiastiques et trente mille laïques qui acclamèrent le vénérable pontife triomphant alors de ses ennemis. L'impératrice Praxède s'y plaignit de nouveau des turpitudes de son brutal époux. On y renouvela les lois ecclésiastiques en vigueur et l'on promit à l'empereur des Grecs, Alexis Commène, de l'assister contre les ennemis de la chrétienté ; enfin l'anathème contre l'antipape Guibert fut confirmé (1).

Passons au concile de Bari, qui, après celui de Clermont, où se décida la croisade, est le plus important de ceux que tint Urbain II. (1098.) Le motif de la réunion de ce concile fut l'espoir de ramener à l'Église romaine la Sicile occupée encore en partie par les Grecs, qui la maintenaient dans le schisme. Urbain II avait, dans ce but, établi le fameux tribunal de la *Monarchia Sicilia*, qui donnait au grand comte Roger le titre de légat, comme jadis à saint Étienne de Hongrie, et, en effet, la réunion des deux pouvoirs civil et religieux dans les mains puissantes de cet énergique défenseur de l'Église ramena en peu de temps l'unité de la foi dans la Sicile, sous le sceptre de Roger (2).

Le nombre des seuls évêques grecs de Sicile et de Calabre, dans cette réunion conciliaire, fut, dit-on, de 185 prélats, ce qui lui fit donner par Urbain II le nom de *plenarium concilium.* Il ne dura qu'une semaine. Le jour de l'ouverture, dit Guillaume de Malmesbury, le pape, en entrant dans la basilique, vint se prosterner devant le corps de saint Nicolas dont il avait fait la translation. Des tapis précieux, des manteaux de pourpre avaient été disposés autour de l'autel du glorieux confesseur. Le seigneur apostolique, revêtu de la chasuble et du pallium, monta au trône qui lui avait été dressé en forme de tribunal. Les évêques siégèrent en chapes et se placèrent chacun suivant leur rang hiérarchique. Or il arriva que saint

(1) Herguenrœther, *Hist. de l'Église.*

(2) Ce fut longtemps après Urbain que le tribunal de la *Monarchie* produisit des abus que le Saint-Siège dut corriger par la suppression de cette singulière juridiction.

Anselme, retourné depuis peu à Rome, ne trouva pour s'asseoir qu'un petit siège dans un coin de l'église. Le saint et humble primat ne fit aucune réclamation ; mais les honneurs qu'il semblait fuir vinrent bientôt le chercher, comme nous allons voir (1).

Urbain II ouvrit le concile par un discours sur la foi catholique. L'éloquence du pontife et la profondeur de sa doctrine firent l'objet de l'admiration universelle. Aussitôt après, les évêques grecs demandèrent que l'on discutât la question dogmatique de la procession du Saint-Esprit. On le leur accorda et il commencèrent par prouver la procession par le Père seul uniquement avec les textes de l'Évangile. Le pape leur répondit par des arguments de saint Anselme dans son traité de *l'Incarnation du Verbe*. Ils firent une grande impression sur l'assemblée ; toutefois, les Grecs ne se rendaient pas, mais ils demandaient les raisons des raisons et faisaient de nombreuses objections. Alors le page interrompit les orateurs et, élevant la voix du haut de son trône, s'écria : « Père et maître, Anselme, Archevêque des Anglais, où êtes vous ? » Or, ajoute le biographe Eadmer, Anselme siégeait dans les rangs des autres évêques et j'étais assis à ses pieds. Entendant prononcer son nom, il se leva : « Seigneur et Père, répondit-il, me voici ! Qu'ordonnez-vous de moi ? — Que faites-vous donc ? dit le Pape. Pourquoi gardez-vous le silence ? Venez, venez, je vous en conjure ; montez près de moi ; aidez-nous à défendre la doctrine de la Sainte Église, votre mère et la nôtre. Ne voyez-vous pas que les Grecs s'efforcent d'altérer l'intégrité de la foi ? C'est Dieu lui-même qui vous a envoyé ici pour le triomphe de la vérité. »

A ces mots, on se hâta de faire place au saint archevêque, pendant que les Grecs, étonnés, demandaient quel était ce vénérable personnage. Urbain II le plaça à sa droite, en disant : « Enfermons dans notre cercle ce grand homme, qui est comme le pape d'un autre monde ; puis il fit connaître aux membres du concile la science et les vertus d'Anselme, que le roi d'Angleterre ne craignait pas de persécuter odieusement. Le lendemain, l'archevêque de Cantorbéry traita si magistralement la question de la procession du Saint-Esprit, il mit

(1) Willem. Malmesb. *Gesta pontif. anglorum*, *Patr. Lat.* T. 179, col. 1492.

tellement en lumière les points restés obscurs qu'on eût dit, selon l'expression du moine Eadmer, la soudaine apparition du soleil des intelligences, dissipant les nuages amoncelés des erreurs. Les évêques latins applaudissaient avec transport, et les Grecs manifestaient leur repentir de s'être si longtemps opiniâtrés dans une illusion dont la fausseté paraissait maintenant évidente (1).

Après ces utiles éclaircissements, le pape prit en main la cause d'Anselme contre le roi Guillaume le Roux, et fit connaître dans un long exposé les actes tyranniques de ce prince, sa mauvaise foi qui exigeait qu'on le frappât d'une sentence d'excommunication. Mais alors l'archevêque persécuté, qui se tenait assis, la tête baissée, sans accorder même aux évêques qui parlaient le plus chaleureusement en sa faveur, vint s'agenouiller aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ pour le conjurer de ne pas lancer l'anathème contre le royal coupable. « Jamais, s'écrie Guillaume de Malmesbury, spectacle plus touchant ne se produisit dans une assemblée : la victime implorait la grâce du bourreau, le proscrit intercédait pour le persécuteur, le spolié pour le spoliateur... » (2).

Urbain II finit par céder aux supplications d'Anselme et fit savoir au roi d'Angleterre qu'il serait impitoyablement excommunié s'il ne se réconciliait sincèrement avec l'archevêque de Cantorbéry. Après cette grande affaire le concile s'éleva avec beaucoup de force contre les investitures laïques qui causaient autant de perturbation dans l'Église grecque que dans l'Église latine.

Après cet important concile, nous mentionnerons seulement celui de Latran (janvier 1097). Il s'y trouva 150 prélats, dit le cardinal Herguenrœther. On y condamna les conventicules des schismatiques et l'on renouvela les anciens décrets, notamment ceux qui concernaient l'investiture laïque. Il y avait encore bien des abus à faire disparaître de Rome, où le bon ordre était sans cesse menacé par les partisans de l'antipape Guibert ; mais notre pontife, retiré dans le palais fortifié de Pierleone, alors le protecteur du Saint-Siège, pouvait défier toutes les attaques (3).

Un autre concile se tint à Rome le 30 avril 1099. Nous lisons

(1) Eadmer, *Vita Anselmi*, *Histor. novor.* T. II, col. 414.
(2) Willem Malmesbur. col. 1493.
(3) Herguenrœther, *Histoire de l'Église*, p. 584.

ces paroles dans la chronique de Berthold : « Le seigneur pape Urbain II ouvrit le synode général à Saint-Pierre de Rome, en présence de 150 évêques ou abbés et d'une multitude innombrables de clercs. La France y était représentée par les archevêques de Bordeaux, de Bourges, de Sens, de Lyon, avec un bon nombre de leurs suffragants. Malheureusement les actes de ce Concile ont péri dans les flammes allumées par les partisans de Guibert, comme ceux des nombreuses assemblées réunies par saint Grégoire VII. Il est possible, toutefois, dit Darras, en groupant les matières et les noms, de refaire la liste, sinon intégrale, du moins assez détaillée, des graves questions traitées dans ce concile. Au dire de Berthold, le seigneur pape confirma tous les décrets de ses prédécesseurs contre la simonie, les investitures et les clercs concubinaires. Il réitéra l'anathème contre Guibert et ses partisans et fit une exhortation chaleureuse aux chrétiens d'Occident pour qu'ils prissent la croix ou du moins pour qu'ils vinssent au secours, par leurs subsides, de ceux qui combattaient en Orient et en Palestine les combats du Seigneur. Enfin le pape publia plusieurs décrets pour l'union de l'Église grecque à l'Église latine » (1).

« Nous devons encore signaler dix-huit canons du concile de Rome échappés à l'incendie. Ils donnent, dit l'un des derniers historiens de l'Église, une impression douloureuse des misères de ce temps. Dans quelle dégradation la tyrannie de l'empereur Henri IV et le schisme simoniaque de Guibert de Ravenne n'avaient-ils pas fait tomber le clergé pour qu'une telle réglementation, adoucie encore par toutes les maternelles miséricordes du Siège Apostolique, fût devenue indispensable ! Nous avons ainsi comme le bilan moral de ce troupeau d'évêques courtisans, de prêtres mariés, d'abbés parjures que le pseudo-empereur et l'antipape Clément III traînaient à leur suite dans les voies de l'enfer. Ce hideux tableau déroulé par Urbain II au sein du Concile de Rome produisit une manifestation unanime de dégoût et d'horreur » (2).

V

Nous aurions dû parler, en l'année 1095, du grand concile de Clermont, en Auvergne, qui décida la Croisade, le plus beau

(1) Berthold, *Chronic. Pat. Lat.* T. 148, col. 1439.
(2) *Ibidem.*

titre de gloire de notre pontife; mais nous avons préféré le réserver pour la fin du règne d'Urbain II. Nous allons d'ailleurs faire connaître à nos lecteurs deux grands faits de cette époque : le rétablissement de l'évêché d'Arras et la fondation de l'ordre de Citeaux, en France.

L'évêché d'Arras, fondé, comme celui de Cambrai, par saint Vaast, possédait de tout temps une administration particulière, mais n'avait pas d'autre évêque que celui de Cambrai. Vers la fin du XI[e] siècle les Artésiens, appuyés par le roi de France, qui était leur seigneur, élurent pour leur prélat Lambert de Ponthieu, archidiacre de Térouanne ; mais il fallait que Rome confirmât cette élection en détachant Arras de la métropole de Cambrai. Ce fut alors que cet ecclésiastique partit pour la Ville Éternelle dans la compagnie de l'illustre Geoffroi, abbé du puissant monastère de la Trinité, de Vendôme. Écoutons le touchant récit que ce saint moine nous fait de son pèlerinage : « Dans l'année où je fus, par la permission divine, appelé à la dignité abbatiale, j'appris que le seigneur pape Urbain, de pieuse mémoire, vivait réfugié dans la demeure de Jean Frangipani, et qu'il luttait dans la pauvreté et le dénuement contre la faction de l'hérésiarque Guibert. Bien que les revenus de notre monastère de Vendôme ne soient pas très considérables, je partis pour Rome avec l'évêque élu d'Arras afin de partager les souffrances et les persécutions du successeur de saint Pierre. Je tenais à honneur de soulager, s'il m'était possible, cette auguste infortune, et Dieu m'en fit la grâce. Il serait trop long d'énumérer tous les dangers que je courus dans ce voyage, tous les déguisements qu'il me fallut employer pour échapper à la croisière des schismatiques et arriver jusqu'au saint pape. Enfin, comme jadis le disciple qui allait la nuit trouver le Sauveur, de crainte des Juifs, ce fut durant une nuit obscure que je fus introduit dans la demeure du patrice Jean. Le seigneur apostolique y était dans une grande tristesse, ayant épuisé ses trésors pour subvenir aux nécessités de tous. Je demeurai près de lui durant tout le carême de 1094, et si l'on me permet de le dire en toute simplicité, j'ai la confiance de ne pas lui avoir été inutile. Quinze jours avant Pâques, le *Capitaneus* Ferruci, à qui Guibert de Ravenne avait laissé la garde du palais de Latran, fit faire au seigneur pape des ouvertures pour lui livrer, moyennant finances, le palais et la tour de La-

tran. Les cardinaux et les évêques réunis autour d'Urbain II offrirent tout l'argent qui leur restait pour payer le capitaine ; mais la persécution les avait eux-mêmes réduits à une extrême pauvreté, et la somme exigée dépassait de beaucoup leurs ressources. Je vis alors le seigneur pape plongé dans une affliction profonde ; ses yeux se baignèrent de larmes. Pleurant moi-même, je m'approchai et lui dis de conclure sans crainte avec Ferrucci. Je donnai tout ce que j'avais d'or et d'argent ; je vendis mules et chevaux afin de parfaire la somme, et ainsi nous entrâmes au palais de Latran. Quand le seigneur pape y fut assis sur son trône, j'eus, le premier, la joie de lui baiser les pieds. Depuis Grégoire VII, nul pontife légitime n'avait pu reprendre possession du Latran » (1).

On sait qu'en souvenir de ce service et de plusieurs autres rendus au Saint-Siège, Urbain II, renouvelant un ancien privilège d'Alexandre II, accorda à l'abbé de Vendôme et à ses légitimes successeurs dans cette grande abbaye, le titre cardinalice de sainte Prisque. Quant à Lambert, l'évêque élu d'Arras, le souverain pontife, voulant récompenser son zèle pour le Saint-Siège et sa fidélité à l'Église romaine, le consacra de ses propres mains, malgré les protestations intéressées de l'archevêque de Cambrai.

Parlons maintenant de la fondation de l'illustre abbaye de Citeaux, qu'Urbain II protégea singulièrement, ainsi que celle de Molesmes, de Fontevrault, d'Arouaise, etc., car le grand pape, quoique très attaché à l'ordre bénédictin, favorisait avec une égale sympathie tous les essais de vie religieuse qui se manifestèrent de son temps.

Ce fut un disciple de saint Benoît, Robert, qui eut la généreuse pensée de ramener ses frères à la pratique exacte de la règle monastique. Il avait fondé dans ce but le monastère de Molesmes, au diocèse de Langres ; mais le désir d'une vie encore plus parfaite le poussa dans le désert de Citeaux. et il fallut que le pape l'obligeât de revenir à Molesmes où le rappelait l'affection de ses religieux. Robert obéit ; mais ce ne fut pas sans un grand déchirement de cœur, comme le témoigne la lettre qu'il écrivit au B. Albéric, son disciple : « Mon âme se dessèche depuis qu'elle est séparée de vous, si cependant elle a pu en être séparée, car l'éloignement ne sépare point ceux que la

(1) Godefrid. Vindocin. Epist. VIII. — *Patr. Lat.* T. 157, col 47.

charité tient unis. Que Molesme jouisse de la présence de mon corps, puisque l'obéissance le veut, Citeaux aura toujours les désirs de mon cœur. Il ne cesse point d'être avec vous. Priez pour mon âme. Le corps, qui est absent, vous salue. »

Les successeurs de saint Robert, le B. Albéric et surtout saint Étienne de Citeaux, continuèrent la sévère réforme qu'il avait établie et qui reproduisit à la lettre la règle de Saint Benoît, mais peut-être avec moins de discrétion que ne l'aurait voulu le glorieux patriarche des moines d'Occident. Puis vint saint Bernard, qui donna l'élan à cette nouvelle vie monastique, fonda Clairvaux et exerça dans toute l'Europe une influence des plus considérables pour le relèvement de l'Église contre ses ennemis du dehors, les Sarrazins, et ses ennemis intérieurs, Abailard et tous les novateurs de ce temps.

De même que le pape Urbain II avait béni les humbles commencements de Citeaux, il favorisa de tout son pouvoir les ardentes prédications du B. Robert d'Arbrissel. On accourait en foule dans son abbaye de la Roë, près de Craon, pour y entendre ses instructions. Plusieurs saints personnages vinrent s'y ranger sous sa conduite et mener la vie érémitique dans la forêt de Craon. Vital de Mortain, Raoul de la Fustaie, Pierre de l'Etoile, le P. Renaud et saint Bernard de Tiron furent de ce nombre. Tous ces saints solitaires fondèrent divers monastères où beaucoup d'âmes se sanctifièrent dans le XIIe siècle. Mais le B. Robert les surpassa tous et attira dans sa solitude un si grand nombre de personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, qu'il fallut leur construire à Fontevrault, près Saumur, deux immenses monastères : l'un pour les femmes et l'autre pour les hommes. Par une exception presque unique dans l'histoire monastique, le saint fondateur voulut que ses religieux fussent soumis à l'abbesse de Fontevrault, Pétronille de Chemillé, pour honorer la T. S. Vierge, qui avait eu pour fils saint Jean l'Évangéliste représentant au pied de la croix tous les fidèles chrétiens.

Une autre fondation, qui obtint les faveurs d'Urbain II, fut celle du bienheureux prêtre Heldemar dans la forêt d'Arouaise, près de Bapaume, pour des chanoines réguliers. Ces religieux répandirent autour d'eux la bonne odeur de Jésus-Christ et dans leurs rangs l'on remarque saint Godefroid, devenu plus tard évêque d'Amiens, et le B. Hildebert, évêque du Mans.

VI

Nous voici arrivé à l'événement le plus considérable du pontificat du grand pape Urbain II : nous voulons parler de la première croisade, dont il eut la gloire d'être le principal instigateur.

Depuis les jours de l'Évangile, dit l'historien Kraus, les lieux consacrés par le séjour et les travaux de l'Homme-Dieu n'avaient jamais manqué de pieux visiteurs. Devenus plus fréquents à partir de Constantin, ces pèlerinages avaient continué, même après la prise de Jérusalem par les Arabes, et sous les vexations et les avanies des infidèles. Lorsque la civilisation chrétienne prit son essor, lorsque l'Occident eut conscience de sa force, les pèlerins durent ressentir plus vivement l'arrogance des musulmans et la honte de voir entre leurs mains la Terre Sainte. Dès l'an 1000, le pape Sylvestre II, par son éloquente lamentation de Jérusalem dévastée, jeta dans la chrétienté l'idée de la délivrance des lieux saints ; saint Grégoire VII en reprit le dessein, et le triomphe de la puissance pontificale le fit aboutir sous Urbain II (1).

« Tout l'ardent amour des fidèles pour les lieux sanctifiés par la présence du Christ, toute la douleur de la chrétienté devant la profanation du sol où sont imprimés les vestiges divins éclatent et entrent en action : immense mouvement qui reçoit l'excitation, l'encouragement et l'unité de direction de ce centre d'où part la pulsation principale de la vie chrétienne. D'Urbain II à Boniface VIII, tous les papes sont possédés de l'unique passion qui enthousiasme l'Occident : la croisade, regardée par chaque chrétien comme la plus haute expression de la foi pratique et de l'amour vivant, est longtemps la grande idée qui remplit l'âme de tous les successeurs de Pierre, l'idée pour laquelle ils vivent et mettent le monde entier en mouvement » (2).

Avant de raconter le célèbre concile de Clermont où fut décidée la première croisade, parlons de celui qui en fut comme l'apôtre, de Pierre l'Ermite. Voici comme parle de lui le

(1) Epist ann. 999, apud Muratori, T. III, p. 400.
(2) *Ibidem.*

chroniqueur Guillaume de Tyr : « En ce temps (1093) un prêtre, nommé Pierre et surnommé l'Ermite parce qu'il l'était de fait, né dans le royaume des Francs, au diocèse d'Amiens, entreprit, par dévotion fervente et pour avoir le bonheur de prier sur le tombeau du Christ, le pèlerinage de Jérusalem. Il était petit de taille et d'apparence vulgaire; mais le feu de son regard et l'éloquence de sa parole décélaient la vivacité de son génie. Arrivé à la ville sainte, il dut comme tous les pèlerins acquitter le tribut que les Sarrasins exigeaient de chaque chrétien à l'entrée de la ville sainte, c'est-à-dire un ducat d'or, qui valait 200 francs de notre monnaie. Pierre reçut l'hospitalité chez un fidèle qui avait eu lui-même l'honneur de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Il lui raconta que les caravanes, avant d'arriver à Jérusalem, étaient attaquées et pillées par les musulmans, en sorte que n'ayant plus rien à l'arrivée, des milliers de pèlerins nus et sans vivres mouraient sous les ardeurs du soleil. Les chrétiens indigènes, malgré tous les efforts de leur charité, ne suffisaient point, nous ne disons pas à les nourrir, c'était impossible, mais à leur donner seulement la sépulture. Quant aux rares étrangers qui pouvaient payer le tribut et entrer à Jérusalem, leur présence dans la ville sainte devenait un nouveau sujet de terreur pour les habitants chrétiens. S'ils n'étaient point suffisamment escortés dans leurs visites aux saintes stations, les infidèles les attaquaient violemment, leur crachaient au visage et les bâtonnaient jusqu'à ce que mort s'en suivît.

« Il y avait pourtant dans l'enceinte de Jérusalem un monastère entretenu par la cité d'Amalfi sous le vocable de sainte Marie des Latins, avec un hospice (Xenodochium) fondé jadis par saint Jean l'aumônier. L'abbé et ses religieux se dévouaient pour assister et recueillir les pèlerins; mais leurs efforts et leur zèle étaient insuffisants, car sur mille étrangers à peine un pouvait se passer de leur assistance. La situation des chrétiens indigènes n'était pas meilleure. La mort planait à chaque instant sur leur tête ; quand on ne les tuait pas, on les réduisait à une servitude plus cruelle que la mort même. Pour comble de misères les églises qu'ils entretenaient ou réparaient à grands frais étaient perpétuellement envahies par les musulmans. Ceux-ci choisissaient le moment où l'on célébrait le saint sacrifice ; ils entraient l'épée nue à la main

frappant à droite et à gauche, renversant le calice et les vases sacrés, les foulant aux pieds ; s'asseyant sur l'autel, brisant les marbres du sanctuaire et chargeant de coups les officiants. Un jour, ils traînèrent par les cheveux et la barbe le vénérable patriarche Siméon, lui heurtant la tête sur le pavé. Ils le jetèrent enfin dans un cachot où il resta jusqu'à ce que son peuple l'eût racheté au poids de l'or » (1).

Pierre l'Ermite, continue Guillaume de Tyr, se fit raconter par son hôte cette longue série d'attentats depuis leur origine. Quant à la persécution présente, il put de ses yeux en constater la violence. Chaque jour il visitait les églises désolées et voyait dans les rues les avanies que les malheureux chrétiens avaient à souffrir. Il entra dès lors en relations avec le patriarche de Jérusalem, et, au moyen d'un interprète fidèle, ils eurent ensemble de nombreuses conférences. Le patriarche apprécia bientôt l'expérience et la rare capacité de l'ermite. Un jour que les récits de Siméon avaient revêtu une forme plus particulièrement attendrissante, Pierre fondit en larmes et s'écria : « Ne saurions-nous trouver quelques voies de salut et mettre un terme à de si affreux malheurs? — Pierre, répondit l'humble pontife, nos péchés ont jusqu'ici sans doute fermé pour nous la main miséricordieuse du Seigneur ; mais si les nations européennes, puissantes et fortes, voulaient nous prêter un concours fraternel ; si, à l'appui de leurs prières près de Jésus, notre Sauveur, elles joignaient une intervention active en notre faveur, nos calamités prendraient fin assez promptement. L'empire grec, plus rapproché de nous par les liens du sang, de la religion et du voisinage, malgré les richesses dont il dispose, ne saurait nous venir en aide ; à peine tient-il encore debout ; et dans ces dernières années les musulmans l'ont réduit de plus de moitié. Pierre réfléchit quelques instants, puis il dit au patriarche : « Si l'Église romaine, si les princes de l'Occident étaient exactement renseignés sur votre situation' s'ils savaient les malheurs inouïs qui vous accablent, n'en doutez pas, Père très saint, ils s'empresseraient de vous secourir.

A suivre.

DOM BÉRENGIER O. B.

(1) *Ibidem.*

SAINT URBAIN II

LE PAPE DE LA CROISADE

Écrivez-donc au seigneur pape et à l'Église romaine, aux rois et aux princes de l'Occident des lettres que vous revêtirez de votre sceau partriarcal. Moi, pour le remède de mon âme, je suis résolu à les faire connaître dans toute l'Europe ; je n'épargnerai ni peines, ni fatigues ; je parcourrai toutes les provinces, j'attesterai l'immensité de vos douleurs ; j'inviterai tous les chrétiens à s'armer pour votre délivrance. Cette proposition fut acceptée du Patriarche et des fidèles qui rendirent au Seigneur des actions de grâce pour le remercier du dévouement de Pierre l'Ermite (1).

Guillaume de Tyr, dont nous suivons le récit pas à pas, nous raconte ensuite la vision que le saint Ermite eut peu de temps avant son départ de Jérusalem : « Comme il était en prières, une nuit, dans l'église de la Résurrection, et accablé de fatigues, il s'étendit sur le pavé et s'endormit. Durant son sommeil, Jésus-Christ, Notre-Seigneur, lui apparut et, se tenant debout devant lui dans toute la grandeur de sa majesté divine : « Pierre, lui dit-il, lève-toi, poursuis intrépidement ta mission ; je serai avec toi. Le temps est venu où les saints lieux seront purifiés et ou je secourrai mes serviteurs. » Pierre s'éveilla à ces mots plein de courage et de force parce qu'il avait vu le Seigneur. Dès lors sa résolution d'affronter tous les périls fut inébranlable ; il prit en hâte ses dernières dispositions. Après les prières solennelles du départ, il fit ses adieux au partriarche Siméon et reçut sa bénédiction, puis il se dirigea vers Antioche. Là il s'embarqua sur un navire marchant pour Bari en Apulie, où les

(1) Guillem. Tyr., lib. I, cap. XI, col. 228.

deux fils de Robert Guiscard, Roger et Bohemond, le reçurent très favorablement, et de là il se rendit, à la fin de l'automne 1093, à Rome où il put remettre au Souverain Pontife les lettres du Patriarche de Jérusalem et lui exposer toutes les abominations commises par les musulmans contre les malheureux chrétiens (1). Urbain II fit le meilleur accueil à Pierre l'Ermite et le nomma le prédicateur de la croisade.

VII

Nous suspendons un moment notre récit pour faire connaître à nos lecteurs les dispositions prises par le Pape afin de rendre cette grande entreprise vraiment populaire dans toute la chrétienté. Dans ce but c'est vers la France qu'il dirigea ses pas, où Pierre l'Ermite l'avait précédé. Sur sa route, à Crémone, il unit en mariage le jeune roi Conrad avec la fille du puissant comte Roger. (1095.) Puis il présida, dans la ville de Milan, à la translation des reliques de saint Herlambald et y reçut les envoyés de Guillaume le Roux qui s'était enfin décidé à reconnaître l'obédience d'Urbain II. La Providence, on le voit, pacifiait l'Europe sous les pas du saint Pontife, qui allait lancer les armées de l'occident contre la puissance musulmane déja maîtresse de presque tout l'orient (2).

Le 9 juin 1095, il consacrait la nouvelle cathédrale de Côme, puis, traversant les cités de Verceil, de Pignerol et d'Asti, où il prêcha la croisade comme son envoyé Pierre l'Ermite le faisait déjà dans le nord de l'Italie et en France, où il arriva après avoir traversé les Alpes au mont Cenis. Le 15 août 1095, Urbain II célébrait avec pompe la fête de l'Assomption dans la cathédrale du Puy en Velay et datait de cette ville les lettres apostoliques portant indiction dans la cité de Clermont, capitale des Avernes, d'un concile de toutes les provinces occidentales de l'Europe pour l'octave de la fête de saint Martin. Le pape parlait aux évêques en ces termes qui montrent l'énergie de sa volonté : « Votre sollicitude pastorale vous fera un devoir d'assister en personne au concile avec tous les abbés, princes et seigneurs de votre diocèse. Afin d'éviter un encombrement

(1) Lambert Atrebat, *Pat. lat.*, t. 162, col. 945.
(2) Chronique de Berthold, t., 148, *Pat. lat.*

inutile, nous prions chacun des chevaliers de restreindre autant que possible le nombre des serviteurs dont il se fera accompagner. Après notre présente admonition tout évêque, abbé ou autre personne ecclésiastique, constituée en dignité, qui, sans motif légitime d'excuse, refuserait de se rendre au concile, encourrait l'indignation du seigneur Pape et s'exposerait à une sentence de déposition » (1).

Guibert de Nogent, dans ses *Gesta Dei per Francos*, nous apprend qu'Urbain II fit un appel personnel en France surtout aux plus puissants seigneurs et aux guerriers les plus valeureux, comme : Godefroy de Bouillon, Raymond de Saint-Gilles, Hugues de Vermandois, Robert de Normandie, etc. « Entre toutes les nations, continue le chroniqueur, la France, depuis Pépin et Charlemagne, s'était toujours montrée la plus dévouée au B. Pierre et à tous ses successeurs ; jamais elle n'avait imité la téméraire résistance de l'empire teutonique ou de l'Angleterre ...... Oui, Dieu avait, entre toutes les nations, prédestiné les Français à une triple gloire ! la fidélité à la religion, la vaillance dans les combats, la loyauté du caractère ; leur nom est devenu synonyme de franchise ; si l'on rencontre cette qualité chez un Breton, un Anglais, un Italien, on dira pour en faire l'éloge : c'est un homme franc ». (1)

Suivons maintenant, sous la conduite de Guibert de Nogent, les longues pérégrinations d'Urbain II avant la célébration du fameux concile de Clermont. Aussitôt que le seigneur pape eut mis le pied sur le territoire français, un pieux enthousiasme se communiqua aux cités, aux bourgades, comme aux plus humbles villages. On accourait de toutes parts avec d'autant plus d'empressement et d'allégresse que depuis Léon IX (1049-1053), aucun souverain pontife n'était venu en France (3). A Romans il jugea une affaire depuis longtemps pendante entre l'évêque de Grenoble et le métropolitain de Vienne. Au monastère de la Chaise-Dieu, Urbain consacra l'église abbatiale dédiée à saint Vital et à saint Agricol. (18 août 1095.) A la fin du mois, il était à Valence, où il présida à la dédicace de la cathédrale. Le 1er septembre, il célébrait au monastère de Saint-Gilles, près de Nîmes, la fête de ce saint moine auquel

(1) Bertold, Chronique, t. 148 de la Ped.
(2) *Gesta Dei*, l. II, ch. I.
(3) B. Urbani II Vita. T. 151 *Patr. lat.*, col. 154, 159.

il était fort dévot. Le 11 il posait à Tarascon la première pierre du monastère de Saint-Nicolas, dépendance de Saint-Victor de Marseille. Le 12 il traversait Avignon, la future cité des papes, d'où il datait un diplôme pour le monastère de Saint-Gilles. Le 19 septembre, Urbain, arrivé à Saint-Paul-Trois-Châteaux, intervenait pour l'approbation de l'ordre des Antonins suscité par le ciel pour le soulagement de ceux que le *mal des ardents*, cette horrible peste du moyen âge, qui couvrit la France et une partie de l'Europe de larmes et de deuil (1), avait atteint.

Pendant ces pérégrinations dans le Midi de la France, le pape nourrissait la pensée de revoir sa chère abbaye de Cluny, qu'il avait quittée depuis tant d'années. Aussi, après avoir traversé Vienne, Lyon et Mâcon, il se dirigea, l'âme pleine d'une sainte joie, vers l'illustre abbaye qui avait abrité sa jeunesse monastique. Saint Hugues gouvernait encore Cluny. La nouvelle basilique mesurait 410 pieds de long ; elle présentait la forme d'une croix archiépiscopale, ce qui lui donnait deux transepts, le premier long de 200 pieds et large de trente ; le second d'une longueur d'environ 110 pieds et un peu plus large. La largeur moyenne de l'immense édifice n'était pas moindre de 110 pieds et elle se partageait en cinq nefs. Trente-deux piliers massifs de sept pieds et demi de diamètre supportaient la voûte fort élevée. Au milieu du chœur on admirait le sanctuaire hardiment porté par huit colonnes de marbre de trente pieds d'élévation. Trois étaient en cipolin d'Afrique, trois en marbre du Pentélique, veiné de bleu. Hugues les avait fait amener de Rome à grands frais par la Durance. Leurs chapiteaux offraient toutes les merveilles et les variétés infinies d'ornementation en style roman. Lorsqu'on eut ajouté à cette église une avant-nef, l'ensemble de l'édifice avait cinq cent cinquante-cinq pieds de long. Aucune basilique, à l'exception de Saint-Pierre de Rome, n'a jamais atteint des dimensions semblables (2).

Malgré les offrandes recueillies dans toutes les contrées de l'Europe, malgré les sommes fort considérables envoyées d'Espagne par le roi Alphonse VI, le vaillant prince qui avait fait vœu de donner à Cluny la dîme de toutes ses conquêtes sur les Maures, les travaux étaient cependant loin de leur achèvement

(1) Voir Hélyot, *Histoire des Ordres religieux.*
(2) Lorain, *Histoire de l'abbaye de Cluny.*

à l'arrivée du B. Urbain II. Mais saint Hugues avait fait tout disposer pour qu'au moins le maître-autel, placé un peu au delà du second transept, pût être consacré, sous l'invocation du prince des apôtres, par un pape légitime, vrai successeur de saint Pierre et fils spirituel de Cluny. La cérémonie eut lieu le 25 octobre avec une pompe extraordinaire et au milieu d'un immense concours de peuple. Outre l'autel majeur, le pape consacra encore celui appelé *matutinal*, destiné à la messe qui se célébrait au chœur des religieux, après Laudes et Prime. Trois autels latéraux furent simultanément consacrés par le légat apostolique Hugues de Lyon, par Daimbert, archevêque de Pise, et saint Bruno, évêque de Segni (1). Urbain II ne quitta Cluny que pour rendre hommage à un autre gloire de l'insigne monastère, saint Maieul, dont il transféra les reliques avec une grande pompe dans le prieuré de Souvigny, près Moulins; de là il se rendit directement à Clermont.

VIII

C'était d'abord à Vézelay et ensuite au Puy que le Souverain Pontife voulait assembler le concile destiné à réunir les guerriers de l'Occident contre la puissance musulmane. Mais, comme l'observe Guillaume de Tyr, il était bien difficile de trouver les ressources nécessaires à la subsistance d'une si grande multitude ; au contraire Clermont dominant les plaines fertiles de la Limagne offrait tous les avantages désirables pour la future assemblée.

Voici en quels termes débutent les actes du concile :

« L'an du Seigneur 1095, en l'indiction IV[e], le XIV des calendes de décembre (18 novembre) s'ouvrit à Clermont, en Arvernie, le grand synode présidé par le seigneur-pape Urbain II ; siégeant 13 archevêques, 225 évêques, une multitude infinie d'abbés, de princes, de chevaliers, de personnages du plus haut rang. » Cet unique fragment de l'exode du concile fait regretter que les actes de cette grandiose

(1) Afin de conserver à jamais le souvenir de cette imposante solennité saint Hugues décréta que, durant la vie du pontife consécrateur, on chanterait à toutes les messes conventuelles les oraisons *pro papa Urbano* et qu'après sa mort les religieux de Cluny célèbreraient à perpétuité un service anniversaire pour le repos de son âme.

assemblée aient péri entièrement ; nous les suppléerons par les récits des divers historiens de l'époque.

Voici d'abord la composition du concile. La personne auguste du Souverain Pontife, entouré de ses cardinaux et des principaux évêques ou archevêques, attirait tous les regards de la multitude (1). Mais après le Vicaire de Jésus-Chrit c'était Pierre l'Ermite, assis à un rang hiérarchique fort inférieur, qui captivait l'attention de l'immense multitude. Avec sa coule (2) d'une longueur extraordinaire et son vêtement semi-oriental, nouveau Jérémie, il représentait en sa personne les malheurs de la Jérusalem chrétienne.

Près de chaque métropolitain se groupaient les évêques et les abbés de sa province. L'affluence des ambassadeurs, des princes, des chevaliers était encore plus considérable. La suite de chacun d'eux, la population flottante qu'un tel concours avait attirée portait à plus de cent mille âmes cette grande assemblée synodale. La cité de Clermont, ni les villages d'alentour, ne purent suffire à cette exubérance d'étrangers. La plupart des pèlerins furent forcés, malgré la rigueur de la saison et l'âpreté du froid, de camper dans les plaines et sur les collines du voisinage, attendant sous la tente que le synode eût terminé dans neuf sessions ses délibérations préalables sur diverses questions de discipline et de jurisprudence canonique.

Ce fut dans la dixième session du concile de Clermont qu'eut lieu la délibération relative à la Croisade. « Aucune enceinte de murailles, dit le moine Robert, historiographe de la guerre sainte et témoin oculaire, n'aurait pu suffire à contenir cette imposante assemblée. Il fallut sortir de la ville et tenir séance dans une plaine très spacieuse où tous les

(1) On y voyait Jean de Porto, saint Bruno de Segni, Walter d'Albano, Daimbert, archevêque de Pise, Hugues de Lyon, Richard, abbé de Saint-Victor de Marseille, Amat de Bordeaux, Béranger de Tarragone, Richard de Metz, Henri de Sicile, Aldebert de Bourges, Guy de Vienne, Pierre d'Aix, Gauthier de Cambrai, Boson, représentant saint Anselme de Cantorbéry, saint Yves de Chartres, Guillaume d'Orange, Dalmatius de Compostelle, etc., etc.

(2) Pierre l'Ermite appartient à l'ordre de saint Benoît ; après avoir entraîné par sa parole ardente des milliers de croisés à la conquête de la Terre Sainte et à la délivrance de Jérusalem, il se retira au monastère de Neu-Moutier qu'il avait fondé au diocèse de Liège, et y mourut saintement en 1115.

habitants se pressèrent à grands flots. On avait dressé, sur une éminence, une vaste estrade pour le pape, les cardinaux, les évêques, les abbés, les princes, les ambassadeurs et autres puissants seigneurs. Une tribune élevée ou *pulpitum*, ainsi que l'appelle Guibert de Nogent, dominait tout l'auditoire. La voix d'aucun mortel n'aurait pu, sans un miracle de premier ordre, se faire entendre à une agglomération de plus de cent mille personnes. Des porte-voix ou hérauIts à la voix retentissante furent échelonnés de distance en distance pour répéter de rang en rang, et jusqu'aux derniers cercles de cette circonférence humaine, chacune des paroles que le pontife suprême allait articuler lentement, phrase à phrase, du haut du *pulpitum*. Urbain II y prit place. A sa droite on voyait l'apôtre populaire, Pierre l'Ermite, avec le bâton de pèlerin et la coule ou manteau de laine, qui lui avaient attiré partout le respect et la vénération des multitudes. La tradition rapporte que Pierre l'Ermite se prosterna aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ et que, le visage inondé de larmes, il le supplia de prendre en main la cause des chrétiens de Jérusalem.

Quant au discours du pape, il fut digne de l'éloquence du pontife, de la majesté de l'auditoire et de la grandeur du sujet. En voici le début : « Frères bien-aimés, dit Urbain II, vous n'avez pu, sans éclater en gémissements et en sanglots, entendre le récit des désastres de Jérusalem, d'Antioche et de toutes les autres cités de l'Église d'Orient. Pleurons tous, pleurons encore; que nos cœurs se fondent en larmes, nous tous, misérables et infortunés, à qui il était réservé de voir s'accomplir la prophétie du psalmiste : « O Dieu, les gentils ont envahi votre héritage ; ils ont souillé votre temple trois fois saint, ils ont fait de Jérusalem un monceau de ruines... » (1). Puis le pape racontait dans le détail toutes les persécutions souffertes par les chrétiens de l'Orient et les cruelles invasions des Sarrasins jusque dans l'Italie méridionale. Il montre Charles-Martel, Pépin-le-Bref et Charlemagne, les combattant avec succès et les chassant de la France, de l'Espagne et de l'Italie.

S'adressant aux guerriers nombreux qui l'entouraient, il s'écria avec force : « Debout, preux chevaliers, *viri fortes*, ne vous endormez pas dans votre opulence ; n'abandonnez

(1) Robert Mon., *Historia Hierosolymitana. Pat. Lat.*, t. 151, col. 169.

pas la sépulture du Seigneur aux outrages des infidèles, ne laissez pas lâchement les Sarrazins envahir, opprimer, égorger les derniers restes du peuple chrétien. L'univers catholique se précipitera sur vos traces ; il suivra votre héroïque exemple. Revêtez donc vos armures, assemblez vos légions, vos cohortes, vos compagnies. Vous aurez d'autant plus de soldats que vous montrerez plus d'ardeur et d'intrépide confiance. Le Dieu tout puissant sera avec vous ; du haut du ciel il enverra ses anges qui marcheront devant votre face et dirigeront vos pas. Chrétiens, allez délivrer le sépulcre de Jésus-Christ ; la gloire vous attend, gloire éternelle dans les cieux, gloire immortelle sur cette terre » (1).

Après avoir adressé ces paroles enflammées à la foule des guerriers de toutes nations qui partageaient son enthousiasme, le pontife s'adressa aux cardinaux, évêques, archevêques, abbés et clercs qui siégeaient à ses côtés sur la grande estrade et leur dit avec force : « Vous, mes frères et co-évêques, vous mes frères dans le sacerdoce, annoncez la grande nouvelle dans vos églises ; prêchez virilement, de toute la puissance de vos lèvres sacrées, le pèlerinage à Jérusalem. A tous ceux qui, avant leur départ, se confesseront de leurs péchés, promettez sans crainte, au nom du Seigneur, le pardon de leurs fautes sans autre pénitence que le saint voyage. » Puis s'adressant de nouveau à tout l'immense auditoire : Vous tous qui allez partir pour Jérusalem, s'écria Urbain II, vous aurez en nous des intercesseurs. Comme Moïse, nous tiendrons les mains sans cesse élevées vers le ciel ; allez donc dans votre force invincible, Soldats de Dieu, tirez le glaive et frappez intrépidement les ennemis de Jérusalem ; DIEU LE VEUT. » En ce moment, dit le chroniqueur Baldéric de Dol, de toutes les poitrines haletantes, de tous les cœurs, de toutes les bouches s'échappa la même acclamation, redite dans toutes les langues de l'univers : *Deus vult* ! Dieu le veut ! *Deu lovolt ! Diex el volt !* Ce mot devint le cri de guerre, la devise de tous les pèlerins (2). Dans l'immense assemblée, ajoute Baldéric, les uns suffoquaient sous l'abondance des larmes ; d'autres brandissaient leurs épées. On vit alors un des personnages les plus éminents par la noblesse et

(1) *Patr. Lat.*, t. 141, col. 565-582.
(2) La Chronique du Mont-Cassin fait cette remarque : les multitudes s'encourageaient sur la route de Jérusalem en répétant : « Deu lo volt ! Deu lo volt ! »

la sainteté, Adhemar de Monteil, évêque du Puy, se lever de son siège et, le visage rayonnant d'une joie toute céleste, s'approcher du seigneur Pape, lui demander la permission de partir pour le saint voyage ; il l'obtint et reçut la bénédiction apostolique (1).

Baldéric de Dol ajoute que les ambassadeurs du comte de Toulouse, Raymond de saint Gilles, lui succédèrent, déclarant devant le pape et le concile que leur maître, déjà illustré par ses exploits contre les Maures d'Espagne, était prêt à partir pour la nouvelle et sainte expédition. « Déjà des milliers de soldats sont sous ses étendards, dirent-ils, toute la population de ses États en état de porter les armes est décidée à le suivre. » Puis ils ajoutèrent en s'adressant à la foule : « Quiconque veut être le soldat de Dieu peut aller rejoindre le comte de Toulouse ; il fournira à tous armes, solde, vivres, appui et direction, nul ne sera repoussé. » Ce fut alors dans la multitude innombrable un assaut de toutes les voix qui demandaient à prêter le serment du *saint voyage*. Comme il était impossible de recevoir isolément chacun de ces engagements individuels, le seigneur Pape fit distribuer des morceaux d'étoffes découpés en forme de croix, symbole de la passion du Sauveur, signe de victoire, jadis révélé à Constantin. Il prescrivit à tous ceux qui voulaient s'enrôler pour la sainte expédition de les coudre sur leurs tuniques, leurs toques ou leurs manteaux, déclarant que quiconque, après s'en être décoré ou avoir solennellement fait son don pour la croisade, manquerait à sa promesse, serait mis au banc de la société chrétienne, *ex-lex*, et y resterait jusqu'à complète résipiscence. Urbain II fixa ensuite à trois années la durée de l'expédition sainte. Puis il fulmina une sentence d'anathème contre quiconque durant cette période oserait, en l'absence des pèlerins, molester leurs femmes, leurs enfants ou former aucune entreprise contre leurs domaines, terres, châteaux et biens de quelque nature que ce fût (2).

En même temps, le pape fit promulguer la série des prières publiques qui devaient se réciter dans l'Église universelle pour le succès du *saint voyage*. C'étaient la récitation quotidienne du petite office de la sainte Vierge, que saint Pierre Damien avait popularisé parmi les fidèles, la consécration de chaque samedi en

(1) Baldruc, « *loc. cit.*, col. 1868.
(2) Baldéric, col. 1069. Gurbert Nowg. *Gesta Dei per Francos* F. 166, col. 702.

l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie (1), enfin, à partir du départ de l'armée des croisés, la récitstion de l'*Angelus* trois fois le jour au son de la cloche de chaque paroisse (2).

Ces choses étant ainsi réglées, dit Robert le Moine, l'un des cardinaux fit agenouiller toute l'assistance pour recevoir l'absolution solennelle que le Pape allait prononcer et, après le *confiteor*, tous les auditeurs répondirent en se frappant la poitrine le temps qu'Urbain II prononça cette grande absolution ; il y joignit la bénédiction apostolique et enfin donna licence à tous les assistants de se retirer (3).

Il fallait penser tout de suite à la nomination du chef de la croisade pour diriger heureusement vers l'Orient les troupes déjà trop nombreuses des Croisés. Ce fut le pieux Adhémar de Monteil que le pape désigna comme son vicaire apostolique ou légat dans ces graves circonstances. Mais la grande préoccupation du Souverain Pontife, c'était le choix du chef militaire de la sainte expédition. On crut l'avoir trouvé dans Ladislas, le saint roi de Hongrie, que tous les princes et grands guerriers de ce temps reconnaissaient comme le plus digne de cette importante et difficile fonction ; mais il mourut le 27 juin 1096. On pensa un moment à Eric le bon, roi de Danemark, mais il ne put partir qu'après les autres croisés, quoiqu'il eut, plus tard la consolation de rejoindre l'armée chrétienne, de coopérer au siège de Jérusalem et d'entrer dans la ville sainte avec ses frères d'armes. Ce fut en vain que le pape s'efforça de décider Guillaume le Roux, roi d'Angleterre, à se mettre à la tête de la croisade ; ce prince, égoïste et assez mauvais chrétien, refusa toute participation à la sainte entreprise. C'est alors que le choix du Souverain Pontife et des principaux chefs tomba sur l'illustre Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine. Aucun prince n'était alors aussi digne que ce valeureux et pieux guerrier de marcher à la délivrance du saint Sépulcre. Mais avant de raconter ses

(1) On rapporte que le pape, le samedi suivant, célébra pour la première fois la messe de « Beata » avec l'Introït « Salve sancta parens » dans l'église de Notre-Dame du Port, devant la statue de la Vierge que l'on y vénère encore aujourd'hui.

(2) Ce fut l'origine de ce pieux usage établi définitivement sous Louis XI.

(3) Un fait miraculeux se produisit à la fin du concile de Clermont c'est que la nouvelle du départ des Croisés pour délivrer Jérusalem fut connue dans toute la chrétienté et à la même heure, ce qui réjouit les chrétiens et consterna les Sarrazins. Voir « Historia Hierosolimitana, c. 1. *Pat. Lat.* t. 155, c. 673.

exploits et ceux des croisés nous devons suivre le P. Urbain II dans ses ardentes prédications au pays des Francs.

IX

Prenant le bâton de pèlerin, le vicaire de Jésus-Christ commença ses pérégrinations par une courte visite au prieuré clunisien de Souxillange, que l'on appelait le fils aîné de Cluny, et après la prédication de la croisade, il en consacra la nouvelle église. De Souxillange il se rendit à Brioude (1), et de Brioude à Saint-Flour, dont il consacra l'église clunisienne. C'est à Aurillac qu'il confirma la fondation du monastère de Marcigny par saint Hugues pour des femmes qui avaient la plupart leurs parents à Cluny. D'Aurillac, Urbain II se rendit à l'abbaye d'Uzerches.

Toujours prêchant la croisade et consacrant des églises ou confirmant des fondations monastiques, l'infatigable pontife arriva à Limoges la veille de Noël. Il y consacra la cathédrale nouvelle sous le patronage du protomartyr saint Étienne. Ce même jour, on vit arriver à Limoges l'évêque schismatique de Wurtzbourg, qui fit son abjuration entre les mains du Pape; mais l'évêque même de Limoges, convaincu d'avoir faussé les lettres apostoliques, fut déposé et remplacé aussitôt par les soins du vigilant pontife, qui se dirigea ensuite vers Poitiers en visitant sur son chemin les monastères de Charroux et de Montierneuf, dont il consacra l'autel majeur. « Ces consécrations auxquelles le pontife se prêtait avec autant de bonne grâce qu'on mettait d'empressement à les lui demander, attiraient, dit l'auteur de son ancienne Vie, un concours immense sur son passage. Urbain en profitait pour prêcher à ces multitudes la croisade. Il faisait même préparer des milliers de croix que les hommes venaient recevoir de ses mains avec grande dévotion » (2).

Après le Poitou ce fut l'Anjou que le pape voulut parcourir. Foulques, le comte de cette belle province, trop âgé pour se rendre en Palestine, fit prendre la croix à ses chevaliers et à ses hommes d'armes. C'est avec ce prince qu'Urbain II concerta le

(1) C'est à Brioude qu'il érigea en métropole l'évêché de Compostelle dont le titulaire Dalmatrius accompagnait alors le pape.

(2) *B. Urbani II Vita*, loc. cit., cap. 238-240.

départ de l'armée chrétienne pour l'Orient ; il fut fixé à la fête de l'Assomption de la présente année 1096. Mais le pape fit à Angers une rencontre encore plus heureuse : ce fut son entrevue avec l'éloquent Robert d'Arbrissel, le fondateur de l'abbaye de Fontevrault ; par ordre du vicaire de Jésus-Christ, il prêcha la croisade aux Angevins. Sa parole ardente souleva des transports d'enthousiasme parmi ces généreuses et vives populations ; aussi notre pontife n'hésita pas à lui dire : « Désormais, vous allez semer le Verbe de Dieu, et vous serez mon second dans la prédication de la croisade. » En effet, après avoir obtenu d'Urbain II l'exemption pontificale pour son monastère de la Roë et fait élire un autre abbé à sa place, l'admirable solitaire se livra entièrement à l'apostolat de la croisade en France, dans les Flandres et sur le Rhin. Ce nouveau Pierre l'Ermite envoya en Orient des troupes nombreuses de Croisés qui prirent part à la délivrance du Saint Sépulcre (1).

Cependant le Pape, animé par ce grand succès, voulut renouveler pour les provinces centrales de la France ce qui avait si bien réussi à Clermont pour l'Auvergne et les provinces méridionales. Il indiqua donc la tenue d'un grand concile à Tours pour la troisième semaine du carême (16-22 mars 1096) et reprit aussitôt ses pérégrinations. Le 12 février, il était à Glanfeuil, l'antique monastère ou saint Maur, le disciple de saint Benoît, avait établi et propagé la règle bénédictine. Il lui rendit l'exemption pontificale que lui avait ravie l'abbaye parisienne de Saint-Maur-des-Fossés. A Chinon, Urbain II délivra de ses chaînes Geoffroy le barbu, frère de Foulques le Réchin, comte de l'Anjou. De là, il passa, en prêchant toujours la croisade, dans la petite ville de Sablé, et vint remplir de la majesté apostolique l'humble prieuré de Solesmes, destiné par la Providence à restaurer, au XIX[e] siècle, l'ordre bénédictin dans la France (2).

Nous ne pouvons pas nous arrêter sur chacune des villes qu'Urbain II traversa pour gagner des soldats en faveur de la sainte entreprise ; nous devons du moins les énumérer. D'Angers, il se rendit à Vendôme, où il combla de faveur Geoffroy, l'abbé Cardinal, qui l'avait soulagé dans la détresse des premières années de son pontificat. Après Vendôme, ce fut le tour du puissant monastère de Marmoutier, où le pape, après une

(1) Bolland, *Vita B. Roberti de Arbrisello*, 25 februar.
(2) Rolland, *Vita Urbani II*.

chaude allocution sur la croisade, distribua les croix du pèlerinage à des milliers d'auditeurs et consacra encore l'église des Moines. A Tours, il supprima l'évêché de la grande basilique de Saint-Martin et renouvela tous les décrets du concile de Clermont ; puis il écrivit à l'archevêque de Sens qu'il avait eu un grand tort, qui était d'avoir relevé de l'excommunication Philippe, roi de France, puisque l'Église romaine l'avait frappé justement pour son adultère avec Bertrade (1). Ce grave document, approuvé par le concile de Tours, montra à toute la chrétienté qu'Urbain II saurait toujours faire respecter par tous les décrets du Saint-Siège.

Le concile de Tours étant terminé, le souverain Pontife reprit le bâton de pèlerin et se dirigea vers le Limousin, le Languedoc et l'Aquitaine ; il visita successivement Saint-Martial de Limoges, les monastères de Saint-Maixent, de Moissac, et s'arrêta à Bordeaux, où il consacra la cathédrale ; puis il se rendit à Toulouse. Ce fut dans cette métropole qu'il consacra la grande église de Saint-Sernin. De Toulouse, le pape voyageur se rendit à Carcassonne, à Aigues-Mortes et à Montpellier, et s'arrêta à Nîmes dans les premiers jours de juillet 1096. C'est là que Philippe, roi de France, vint, avec beaucoup d'humilité et de repentir, avouer son crime et promettre de faire cesser le scandale de sa conduite. La sentence d'excommunication fut alors levée, et Urbain II le réintégra dans la communion de l'Église. Le comte de Toulouse, l'illustre Raymond, assista, lui aussi, au concile de Nîmes et, pour montrer qu'il en partageait tous les sentiments, il donna en faveur du manastère de Saint-Gilles le diplôme, qui fut signé par le pape et les prélats de cette assemblée. Urbain II, traversant alors les villes d'Apt et de Forcalquier (2), rentra en Italie. Le succès de sa prédication dans le pays de France, la soumission du roi Philippe et la bonne volonté des chefs de la Croisade valurent au courageux pontife un accueil triomphal dans toutes les cités italiennes qu'il visita, et les populations, électrisées par ses paroles, criaient sur son passage comme en France : Dieu le veut ! Dieu le veut (3) !

(1) Fleury n'a eu garde de publier cette lettre pontificale qui a même échappé à Rohrbacher. *Vita Urb. II*, lettre 186. *Pat. Lat.* t. 151, col. 460.
(2) B. *Urbani Vita*, cap. 22-5, col. 217.
(3) Barnold, *Chron. Pat. Lat.*, t. 148, col. 1816.

X

Il nous est impossible de raconter en détail tout ce qui se passa dans la première croisade ; mais nous dirons tout ce qui sera nécessaire pour faire comprendre à nos lecteurs l'importance de cette sainte expédition, les victoires et les revers des croisés, enfin la prise de Jérusalem et la fondation du royaume latin dont Godefroy fut le premier souverain. Donnons d'abord la lettre écrite par Urbain II à l'empereur Alexis Comnène pour lui annoncer le départ des guerriers de l'Occident pour la terre sainte : « Depuis le concile de Clermont en Arvernie, où d'un consentement unanime la guerre contre les Sarrazins fut votée, une multitude de guerriers ont pris la croix et l'on porte leur nombre à trois cent mille. Les chefs les plus puissants ont prêté leur concours avec une ardeur qui nous permet d'espérer la conquête de Jérusalem. Le premier de tous Pierre l'Ermite s'est mis en marche avec une foule innombrable. Godefroy de Bouillon, Eustache et Baudoin, ses frères, répondant à l'appel de l'Ermite (1), ont organisé des forces militaires plus considérables encore et prendront la même route. L'évêque du Puy, Adhemar de Monteil, légat apostolique, partira avec l'armée du comte de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles. Une autre armée est en marche avec les princes Hugues le Grand, frère de Philippe, roi de France, Robert, duc de Normandie, Robert, comte de Flandre, Étienne, comte de Blois ; enfin le duc de Tarente, Boëmond, oubliant ses longues querelles, vient de confier à son frère Roger, duc d'Apulie, le gouvernement de ses propres États et part pour l'Orient à la tête de sept mille chevaliers, la fleur de la noblesse d'Italie. Ces immenses agglomérations d'hommes se sont donné rendez-vous sous les murs de votre capitale, où ils comptent trouver les secours et les approvisionnements nécessaires. Je vous prie donc de la manière la plus instante de ne rien négliger pour l'heureux succès de cette guerre... »

L'ébranlement produit en Europe du nord au midi, du couchant à l'aurore, dit l'historien de la guerre sainte, témoin oculaire, fut telle qu'on put croire à une émigration en masse de

(1) Ces paroles semblent indiquer que ce fut Pierre l'Ermite qui enrôla Godefroy de Bouillon, son ancien disciple et compagnon d'armes.

tous les peuples. Le père n'osait retenir son fils, ni la femme son époux, ni le maître son serviteur. Dans un sentiment universel de crainte de Dieu et d'amour pour Jésus-Christ, nul n'aurait osé apporter le moindre obstacle à quiconque voulait partir.

Tous les pèlerins portaient la croix sur l'épaule droite, à l'imitation du Sauveur qui, montant au Calvaire, porta sur son épaule l'instrument de notre rédemption. Aucune route, aucun village, aucune cité, aucune vallée, aucune montagne qui ne furent environnés ou couverts de pavillons, de tentes, de chariots. Les flots de pèlerins, hommes et femmes, nobles et paysans, riches et pauvres, venus des contrées les plus lointaines et entraînant à chaque pas de nouvelles recrues, marchaient avec une incroyable allégresse. On eût dit qu'après un dur exil ou un affreux esclavage, ils retournaient dans leur patrie. Le son des trompettes, des clairons, des instruments de musique accompagnait la marche et le chant des hymnes de joie. Chaque groupe emportait avec lui des meubles et les objets les plus divers : ustensiles de terre, de fer, de bois ; joyaux d'or et d'argent ; armes de toutes provenances et de toutes formes : lances, épées, cottes de maille, boucliers, casques, arcs, flèches, piques, hallebardes, masses d'armes, hachettes de combats, etc., etc. Quant aux princes, comtes, ducs, seigneurs et chevaliers, leurs pavillons et leurs tentes resplendissaient d'or et d'argent. Leurs lits pour le campement étaient des merveilles de sculpture et de peinture. Des lingots d'or et d'argent étaient renfermés dans des caisses et soigneusement déposés chaque soir sous ces lits somptueux. Parmi leurs équipages se trouvaient de petites barques portatives, qu'on pouvait lancer sur les cours d'eau. Elles étaient munies de filets et d'engins de pêche pour se procurer le poisson nécessaire. Les fauconniers même suivaient leurs maîtres avec les Gerfauts et autres oiseaux pour la chasse au vol (1).

Malgré cet appareil luxueux, la croisade conservait son double caractère d'expédition armée et de pèlerinage expiatoire, de telle sorte que ceux qui ne pouvaient combattre comme les femmes et les enfants voulaient du moins offrir les souffrances d'un si long voyage pour la rémission de leurs péchés et plusieurs même, plus dévots encore, gardaient au fond de leur cœur

(1) Guibert de Nogent, *Gesta Dei per Françços*, lib. II, c. III. — *Patr. Lat.*, t. 156, col. 704.

la secrète espérance du martyre par les Sarrazins dans les lieux mêmes où souffrit le Sauveur du monde. Dieu ne pouvait que bénir d'aussi excellentes dispositions, et l'on remarqua en effet en France, comme dans le reste de l'Europe, que les approvisionnements achetés par les Croisés pour leur longue route ramenèrent l'abondance dans des contrées très éprouvées par de grandes famines et qu'en vendant, même à vil prix, leurs châteaux, leurs chaumières et leurs champs, les pèlerins laissaient derrière eux de grandes ressources pour ceux qui ne pouvaient prendre la croix. C'est ainsi que le dévouement généreux des Croisés enrichit la chrétienté au moment où tout semblait perdu.

La première armée qui partit pour délivrer Jérusalem du joug des Sarrazins montait à soixante mille personnes, qui ne voulurent pas d'autre chef que Pierre l'Ermite, l'apôtre de la Croisade (mars 1096), et cette multitude de tout âge, de tout sexe, de toute condition ne voulait qu'une chose : gagner le ciel, au prix des plus grandes souffrances et même, nous l'avons dit, du martyre. Cette admirable résolution était l'œuvre des prédications ardentes de Pierre l'Ermite. Du reste, avant de revêtir la coule bénédictine, d'adopter un âne pour monture, de prendre un crucifix pour toute défense, il avait monté un cheval de guerre, porté l'épée et la cuirasse et de plus il avait enseigné à Godefroy de Bouillon l'art des combats. On retrouve son expérience militaire dans les mesures prises par lui pour la direction des pèlerins attachés à sa personne et qui se réunirent à Cologne (1). D'ailleurs ce saint homme ne prit posession d'aucun commandement militaire, n'ayant nullement la folie de croire que l'enthousiasme supplée au défaut d'organisation et que l'indiscipline conduit à la victoire. Il confia aussi l'avant-garde de son armée à Gauthier, Seigneur de Foix, près d'Amiens, chevalier aussi expérimenté que brave.

La première impression que produisit en Allemagne le passage des Croisés ne leur fut pas très favorable. Mais quand on vit leur foi ardente et le courage avec lequel ils supportaient les fatigues du pèlerinage, on changea de sentiments, et bientôt les Allemands se montrèrent aussi enthousiastes pour la Croisade que les Français. En Hongrie les pèlerins apprirent la mort du saint roi Ladislas, auquel succéda son fils, l'exécrable prince Coloman, qui outragea les croisés et leur dressa des pièges

(1) Guillelm. Tyr., cap. XVII.

à Semlim et à Belgrade. Gauthier de Foix en fut la victime, avec un grand nombre de soldats du Christ ; mais les survivants s'emparèrent de Semlim et Gauthier-sans-Avoir, neveu du seigneur de Foix, conduisit jusqu'à Constantinople la première armée chrétienne partie de l'Occident (1).

Avant d'arriver dans cette capitale, Pierre l'Ermite reçut les envoyés de l'empereur Alexis Comnène qui lui dirent : « Pierre, des plaintes fort graves ont été portées contre vous et vos compagnons à l'empereur notre maître au sujet des actes de violence et de pillage commis dans ses États par votre armée. En conséquence, par ordre de l'empereur, il vous est interdit désormais de rester plus de trois jours dans chacune des villes que vous rencontrerez jusqu'à votre arrivée à Constantinople. Du reste, des instructions ont été données pour que, sur votre passage, tous les marchés vous soient pacifiquement ouverts et que votre voyage ne soit troublé d'aucune façon. Vous êtes tous chrétiens et vous trouverez en nous des frères. »

La politique grecque se dessinait déjà avec l'astuce et les formes hautaines qu'elle devait conserver jusqu'au bout à l'égard des croisés, car ils ajoutaient : « Les excès de quelques-uns de vos soldats mériteraient une punition exemplaire; mais l'empereur n'ignore point les dures expiations qui en furent la suite, il vous les pardonne» (2).

Pierre l'Ermite accepta humblement ces reproches exagérés et reçut avec reconnaissance ce que la charité publique offrit à son armée dans la cité de Philippopolis, où il prêcha hardiment la croisade. Cependant Alexis Comnène et sa cour voulaient le connaître. Il s'y rendit avec Foucher d'Orléans. D'abord l'exiguité de sa taille semblait contraster un peu trop avec la grandeur de son âme et de sa haute mission. Mais la dignité de son maintien, quoique fort modeste, et l'éloquence de ses discours faisaient bien vite oublier ce que la première impression pouvait avoir de désavantageux. L'Ermite, se présentant avec une noble assurance devant Alexis Comnène, le salua au nom de Jésus-Christ. Il lui exposa en détail l'origine, le motif et les progrès de la sainte expédition pour l'honneur de Dieu et le salut de la chrétienté. Il raconta les diverses péripéties de son

(1) Alberic d'Aise, l. I, cap. x-xiii.
(2) *Ibidem*, t. I, c. x-iii.

voyage, les infortunes subies, les souffrances endurées. En terminant, il annonça que tous les puissants princes de l'Europe, comtes, ducs et chevaliers, le suivaient avec une armée libératrice. « A mesure que Pierre l'Ermite parlait, dit Guillaume de Tyr, l'empereur et les officiers de sa cour donnaient des signes non équivoques d'admiration. Ils trouvaient dans l'humble ermite les talents d'un homme d'État joints à l'énergie du caractère et à l'éloquence des plus grands orateurs. Alexis Comnène reconnut donc que la renommée n'avait rien exagéré en publiant les vertus et les mérites du pauvre moine devenu, selon son expression, le *Moïse de la Croisade*. Son admiration crut encore lorsque le saint homme refusa les dons de l'empereur, se contentant de réclamer des vivres pour ses nombreuses troupes (1). L'empereur leur fit traverser l'Hellespont sur la flotte grecque et leur permit de camper à Civitot, à une lieue de Nicée, pour y attendre la grande armée des croisés d'Occident (2).

XI

L'ennemi de tout bien ne pouvait voir d'un bon œil ces heureux commencements de la sainte expédition ; aussi, ne pouvant l'arrêter, il suscita les faux croisés, qui devaient la déshonorer par leurs excès et la compromettre plusieurs fois par leurs indignes manœuvres. C'est la fille même de l'empereur grec, Anne Comnène, qui, dans son *Alexiade*, les a fait connaître à la postérité, et, sous sa plume, toujours si louangeuse pour son père, les *Gesta Dei per Francos* sont odieusement travestis en une sorte de *Tumultus barbaricus*. La princesse byzantine avait formulé contre les croisés les accusations les plus odieuses et, malgré la défiance qu'inspiraient tout naturellement les exagérations haineuses d'Anne Comnène, on croyait devoir l'admettre dans une certaine mesure ; mais les travaux consciencieux des historiens modernes et surtout de Pertz, qui a découvert le *Libellus Hierosolymitanus* d'Ekhard d'Urange (3), ont montré que la fille d'Alexis Comnène a été complètement trompée sur la conduite des véritables croisés, qui n'ont eu rien de

(1) Pourtant Alexis Comnène le força d'accepter pour lui-même deux besants d'or et pour ses soldats un boisseau de pièces d'argent.
(2) Guillem. Tyr et Albéric Aquensis, *Oper. cit.*
(3) Voir cet ouvrage dans la *Patr. Lat.*, t. 154, col. 970.

commun avec les trois imposteurs qui, avec une habileté infernale, jetèrent l'opprobre et les calomnies sur les admirables chrétiens qui allaient délivrer Jérusalem. Le premier fut le prêtre allemand Gothescale, qui, traversant la Bohême, la Saxe et la Franconie, se fit suivre d'une troupe innombrable de gens sans aveu qu'il nourrissait avec les subsides fournis par l'empereur excommunié Henri IV, par l'antipape Guibert de Ravenne et par Wolf, le duc apostat de la Bavière. Le second imposteur fut Folimar, prêtre bavarois aussi cruel que débauché, qui se livra à tous les excès et fit périr des milliers de faux pèlerins ; enfin le comte allemand Emicho, qui poursuivit et mit à mort les Juifs en Hongrie et partout où il passait, rendant ainsi odieux le nom des croisés véritables. Ces trois misérables faisaient cause commune avec les schismatiques, avec les Sarrazins et avec tous les ennemis du pape et de l'Église romaine. Voilà les croisés de la princesse Anne, qui a pu, par ses fausses déclamations, tromper les historiens de la première croisade.

Mais il est temps de nous joindre à l'admirable Godefroy de Bouillon dont nous suivons l'itinéraire. Il fut le même que celui de Pierre l'Ermite, avec qui il avait été concerté à l'avance. Le départ eut lieu le 20 septembre 1096 et jusqu'en Hongrie la grande armée des croisés marcha en bon ordre et sans être trop inquiétée. Mais, arrivés dans le royaume de l'empire Coloman, on apprit le massacre des légions de Gothescale et du comte Emicho, de cruelle mémoire Godefroy comprit qu'il fallait, dans l'intérêt de la croisade, négocier avec le roi de Hongrie, malgré ses mauvaises intentions à peine cachées sous des paroles douces et polies mêlées à des louanges exagérées, il écrivit à Godefroy : « Nous savons déjà par la renommée, et les faits actuels nous prouvent encore mieux, que vous êtes un haut et puissant prince, aussi illustre par la naissance que par la valeur et digne de toute la considération dont vous jouissez parmi les Francs. La sincérité de votre foi, l'élévation de votre caractère, la grandeur de votre génie vous ont créé des admirateurs dans les contrées les plus lointaines, et nous sommes de ce nombre » (1).

Malgré ces bonnes paroles, il fallut huit jours de négociations pour régler le passage des Croisés, et dans une longue entrevue avec le roi de Hongrie, qui cherchait toujours à gagner du temps afin de semer la division, Godefroy parvint avec grande

(1) Guillem. Tyr., l. II, cap. II, col. 252.

peine à obtenir des conditions raisonnables. Il fallut même que Beaudouin de Bologne, le frère de Godefroy, consentît à demeurer comme otage des Hongrois jusqu'au départ des guerriers de l'Occident. Enfin, à l'arrivée de l'armée chrétienne sur les terres de l'empire grec, un messager de l'empereur Alexis Comnène remit au chef de l'armée chrétienne la lettre suivante : « Alexis, empereur de Constantinople, au duc Godefroy et à ses compagnons, gage de dilection sincère. Je vous prie, duc très chrétien, de prendre des mesures pour empêcher votre armée de piller ou dévaster sur son passage les terres soumises à mon empire. Contentez-vous de la licence commerciale que je vous accorde et vous trouverez dans tous mes États tout ce qui pourra vous être nécessaire. » Godefroy répondit qu'il suivrait les instructions impériales, et en effet tout se passa avec beaucoup d'ordre et Alexis en exprima son contentement. Mais cette entente ne devait pas durer très longtemps (1).

En attendant, le pape Urbain II revenait en Italie par Milan, Lucques, Florence et rentrait pacifiquement dans la ville de Rome où les partisans schismatiques de l'empereur furent obligés de céder la place aux catholiques pendant que l'empereur excommunié s'enfuyait en Allemagne. Le nombre des Croisés croissait tous les jours et se dirigeait vers Bari pour s'embarquer sur l'Adriatique. A leur tête se trouvait Hugues le Grand, frère du roi Philippe ; à ses côtés se trouvait le duc de Normandie, Robert Courteheuse, Étienne de Blois, comte de Chartres, Alain Fergent, duc de Bretagne, Rotrou, comte du Perche, Eudes, évêque de Bayeux et frère de Guillaume le Conquérant et une foule de seigneurs bannerets et de chevaliers avec leurs hommes d'armes. A peine ces vaillants guerriers avaient-ils pris la mer que la tempête dispersa leur flotte et le vaisseau qui portait Hugues le Grand fit naufrage auprès de Dyrrachium. Le gouverneur de cette ville, capitale de l'Illyrie, lui fit un excellent accueil ainsi qu'à ses compagnons d'infortune ; il leur donna même une garde d'honneur ; mais c'était un habile stratagème pour les conduire sûrement à Constantinople, où ils devinrent les prisonniers d'Alexis Comnène.

DOM BÉRENGIER O. B.

(1) Albéric d'Aix, t. II, c. v. et vi, col. 414.

SAINT URBAIN II

(*Suite et fin*).

C'était en effet la pensée du perfide empereur de s'emparer de tous les chefs de l'armée chrétienne pour les forcer de lui prêter le serment de fidélité qui les obligerait à lui céder toutes leurs conquêtes en Palestine et même la cité sainte de Jérusalem. Mais Godefroid de Bouillon et les chefs de l'armée chrétienne devant ce manque de parole n'eurent qu'une pensée, la délivrance du frère du roi de France et de ses compagnons. Ils emportèrent d'assaut la grande cité d'Andrinople et vinrent mettre le siège devant les murailles de Bysance. Eperdu, le triste empereur, voyant que les croisés justement irrités traitaient les grecs comme des Sarrasins et ravageaient tous les environs de la capitale, se hâta d'envoyer au noble duc des seigneurs de sa cour pour le supplier de faire cesser la guerre et le pillage, et lui fit rendre aussitôt les prisonniers. « Ce fut, alors dit le moine Robert, une scène très attendrissante. Le prince Hugues le Grand et Godefroid se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et se tinrent longtemps serrés dans une accolade vraiment fraternelle. Hugues se félicitait du malheur qu'il avait eu d'être captif, puisqu'il lui devait le bonheur d'être délivré par le duc Godefroid ; celui-ci estimait que le plus beau jour de sa vie était celui où il retrouvait son ami de cour, son parent, un héros qui était l'honneur de toute la chevalerie (1) ... »

Alexis Comnène voulut dissimuler l'échec de sa politique déloyale en invitant le chef des croisés et les principaux guerriers de l'Occident à venir habiter quelque temps le palais

(1) *Historia Hierosol.*, t. II, cap. III, Patrol., Lat., t. CLV.

impérial; mais ceux qui connaissaient les habitudes de trahison des Grecs conjurèrent Godefroid de ne pas accepter cette dangereuse invitation. Mécontent du refus, l'empereur retira la licence impériale. Alors les croisés reprirent leurs armes et traitèrent comme des terres ennemies tous les environs de Constantinople.

De plus, Alexis Comnène fut avisé qu'il en serait jusqu'à ce qu'il lui plût de révoquer son décret. L'empereur se vit donc obligé de nouveau à changer sa décision, et, ajoute le chroniqueur, comme on célébrait alors la fête de Noël (25 décembre 1096), les princes croisés consentirent à faire la paix, mais en fortifiant leur camp sur le Bosphore, où ils purent attendre paisiblement la belle saison et l'arrivée des autres corps d'armée de la croisade.

XII

Ces différentes armées étaient commandées par Boëmond, duc d'Apulie, par Robert, comte de Flandre, Raymond de St-Gilles comte de Toulouse, le duc de Normandie et les comtes de Blois et de Boulogne. Au printemps de 1097, ils avaient presque tous fait leur jonction avec la grande armée de Godefroid de Bouillon. C'est alors qu'Alexis Comnène, cherchant toujours à tromper les rudes guerriers de l'Occident, eut l'idée dans un grand repas offert à leurs chefs de donner au duc de Bouillon le titre officiel de Fils de l'Empereur. En échange de ce titre, purement honorifique, l'habile... monarque exigea le serment des principaux chefs de la croisade par lequel ils promettaient de ne s'emparer d'aucune province appartenant à l'empire byzantin. Il fallut toute l'astuce d'Alexis pour obtenir cette déclaration insolente; le vif désir d'atteindre Jérusalem put seul vaincre la répugnance des croisés.

Cependant chaque jour voyait arriver à Constantinople les princes et les seigneurs les plus puissants et les plus riches de la chrétienté. Après Hugues le Grand, le frère du roi de France, c'était le comte de St-Gilles, accompagné d'Adhémar de Monteil, évêque du Puy, et aussi habile général que prélat pieux et aumônier; Robert, comte de Flandre, Robert, duc de Normandie, Boëmond, le fameux normand, comte de la Pouille. Alexis ne pouvait dissimuler ses terreurs en voyant près des

murs de sa capitale la fleur de la chevalerie, précédée et suivie des populations armées de l'Occident. Enfin les Croisés quittèrent Constantinople pour aller faire le siège de Nicée.

Le légat et le comte de St-Gilles conduisirent les croisés à l'assaut de cette puissante cité, qui ne put résister longtemps aux attaques impétueuses des soldats du Christ. Après ce succès, les croisés, se divisant en deux fortes armées qui s'appuyaient mutuellement, pour mieux résister aux Sarrasins, dont les escadrons couvraient au loin la plaine à perte de vue, et ce fut en ce lieu qu'ils rassemblèrent leurs forces sous la conduite des princes et des grands feudataires.

Voici leur plan de bataille. Bohëmond prit l'aile gauche avec Tancrède et le duc de Normandie; Hugues le Grand, Godefroid de Bouillon et le comte de Flandre se placèrent à l'aile droite, puis le légat et le comte de St-Gilles firent le tour des montagnes pour prendre l'ennemi de flanc. Au moment d'engager l'action, chaque chef harangua ses troupes et Godefroid dit à ses soldats : « Pourriez-vous craindre, chevaliers, la multitude de vos ennemis, vous qui avez quitté vos femmes, vos enfants, votre patrie pour vous dévouer à cette sainte guerre et cueillir la palme du martyre ? Si vous mourez ici, le royaume du ciel est à vous ; si vous vivez, la victoire n'est pas moins certaine. L'espérance de la gloire et du plus riche butin ne vous suffit-elle pas pour vous inspirer du courage? Consacrez-vous donc à la croix du Sauveur ; marchez avec une vive confiance sous cet étendard sacré et méprisez cette multitude d'hommes comme un vil amas de paille et de poussière... »

Animés par cette exhortation guerrière, les croisés marchèrent à l'ennemi avec un saint enthousiasme et une grande ardeur pour le martyre. Les Sarrasins ne purent résister à cet élan prodigieux, et malgré leur nombre formidable, ils prirent la fuite ou tombèrent par milliers sous les coups terribles des soldats chrétiens. Après cette glorieuse victoire, l'armée des Croisés s'empara d'Iconium et d'Edesse où elle put se reposer et se ravitailler, et puis elle forma le siège de la grande ville d'Antioche. Mais ce fut une malheureuse inspiration, car la puissante cité était fortement défendue, et au bout de six mois de siège, les habitants ne parlaient pas encore de se rendre. La constance des assiégés fut encore dépassée par la vaillance des Croisés. L'un d'eux, Renault Porchet, chevalier fort riche et

fort estimé, fut pris et conduit sur le rempart pour être racheté par les siens. On proposait déjà une somme considérable, lorsqu'il s'écria d'une voix retentissante aux chefs de l'armée chrétienne : « Mes seigneurs, je ne suis pas encore mort, mais autant vaut. C'est pourquoi je vous conjure, comme mes frères, de ne donner pour moi aucune rançon. Demeurez fermes dans la confiance en Jésus-Christ et au Saint-Sépulcre. Vous avez tué dans la dernière bataille douze Emirs et quinze cents des plus braves guerriers sarrasins... » Le gouverneur d'Antioche voulut alors, par les plus grandes promesses, le décider à renoncer au Christ ; mais Renault ne demanda qu'un répit de quelques minutes pour se préparer au martyre qu'il acheva par un coup d'épée.

Cependant la longue résistance de la cité d'Antioche jetait le découragement dans les rangs des Croisés.

C'est alors que Bohëmond, préoccupé du désir de s'assurer de cette belle conquête importante, entama de secrètes négociations avec le renégat Pyrus qui lui ouvrit deux des trois portes des tours de la ville. En quelques heures Antioche fut au pouvoir de l'illustre chevalier normand, aux cris de Dieu le veut, et il n'était que temps, puisque une nouvelle armée de Sarrasins, forte de plusieurs centaines de mille hommes se dirigeait à marches forcées vers Antioche.

Sur ces entrefaites, plusieurs révélations célestes et surtout la découverte de la sainte lance de Notre-Seigneur vint redonner l'espoir aux guerriers du Christ, qui remportèrent une grande victoire sur l'émir Kerbogatt. La voie était désormais ouverte du côté de Jérusalem ; mais l'armée chrétienne, après toutes ses misères subies depuis le départ de l'Europe, était diminuée de plus des trois quarts. Toutefois les principaux chefs de la croisade n'avaient pas abandonné la sainte entreprise à la tête de l'armée qui comptait à peine trente mille hommes.

A l'approche de la ville sainte, le courage ne tarda pas à renaître. Le 7 juin on vit apparaître, dans le lointain, les remparts de Jérusalem. Il fallait maintenant réunir tous les efforts pour emporter d'assaut l'antique cité de David. Dès que les chefs de l'armée chrétienne eurent pris leurs quartiers, ils s'élancèrent avec une ardeur incroyable sur les hautes murailles et s'emparèrent, avec leurs grandes tours de bois, de

l'avant-mur. Mais ils voulurent unir les supplications de la prière publique aux grands coups d'épée et le clergé latin ordonna une procession générale sur le mont des Oliviers où Pierre l'Ermite fit une exhortation pathétique à toute l'armée. Enfin, le 14 juillet, on donna l'assaut général. Le combat dura tout le jour et continua le lendemain avec un égal courage de part et d'autre jusqu'à une heure de l'après-midi. A ce moment, Godefroid de Bouillon s'écria du haut de l'une des tours de bois où il combattait vaillamment, qu'il avait vu descendre du ciel, sur la colline des Oliviers, un cavalier couvert d'armes étincelantes qui venait à leur secours.

Un des hommes d'armes de ce vaillant duc de Lorraine, le chevalier Lethet, qui combattait à ses côtés dans la tour de bois, sauta à ce moment le premier sur le rempart et fut suivi de son chef, du comte Eustache et de quelques autres seigneurs qui renversèrent les Sarrasins étonnés de leur bravoure. En même temps Robert, duc de Normandie, qui combattait à l'autre assaut, s'élança aussi sur la muraille, suivi de l'intrépide Tancrède et de l'élite des chevaliers normands. Le comte de St-Gilles, chef de la troisième attaque, voyant, dit le P. Longueval, le désordre et l'effroi des musulmans, fit baisser le pont-levis de sa tour et se jeta dans la ville. En un moment, les chrétiens furent maîtres des murailles et d'une porte qu'ils ouvrirent à l'armée des croisés. Dans la première chaleur de la victoire, on fit partout un grand carnage des Sarrasins et l'on passa au fil de l'épée tout ces sacrilèges ennemis de Jésus-Christ (1).

Mais ce fut un spectacle bien touchant lorsqu'un moment après on vit les Croisés dépouiller tout à coup l'appareil terrible des combats, passer aux sentiments de la plus tendre dévotion à la vue des moments consacrés par la présence et les souffrances de Notre-Seigneur (2). Le fameux Godefroid de

(1) *Histoire de l'Eglise*, t. VII.

(2) C'est ici l'occasion de citer la belle lettre des Croisés au Souverain Pontife : C'est d'Antioche que les chefs de la Croisade écrivirent à Urbain II pour lui apprendre la reddition d'Antioche ; mais, ajoutent-ils, comme les plus grandes joies sont souvent mêlées de tristesse, nous avons eu la douleur de perdre l'évêque du Puy, qui est mort après le siège de cette grande cité. Vous qui êtes le successeur de St-Pierre venez vous asseoir sur le siège qu'il occupa, car nous avons vaincu les Turcs et les payens ; mais pour les Grecs,

Bouillon qui, par sa sagesse et sa valeur, avait eu la principale gloire de cette expédition, fut élu roi de Jérusalem huit jours après la prise de la ville sainte et signala le commencement de son règne par une grande victoire qu'il remporta sur une armée de plus de 400,000 Sarrasins que le sultan d'Egypte conduisait au secours des musulmans de la Palestine. On sait que ce prince illustre ne voulut jamais porter de couronne d'or dans cette ville de Jérusalem où le Christ, notre Sauveur, avait porté la couronne d'épines. Enfin, ses vertus étaient si parfaites que ses serviteurs, appelés à *témoigner* contre lui, ne trouvèrent à lui reprocher que ses longues stations devant les images peintes sur les murs des églises, qui l'obligeaient même à retarder ses repas.

C'est ainsi que la ville sainte fut délivrée moins de trois ans après que le pape Urbain II eut prêché la croisade au concile de Clermont. Les Francs, ajoute Guibert de Nogent, y eurent sans contredit la meilleure part.

XIII

Le pape Urbain II n'eut pas la consolation de connaître en ce monde la prise de Jérusalem par les guerriers de l'Occident, car la cité sainte ne fut reconquise par les Croisés venus de l'Europe et surtout de la France qu'après son décès. Il mourut, dit le P. Longueval, le 29 juillet 1099, après avoir conduit avec autant de sagesse que de courage le vaisseau de l'Église pendant plus de onze ans, et cela à travers une infinité d'écueils et de tempêtes, car il eut tout à la fois à combattre un antipape violent et puissant, un empereur schismatique et impie, un roi de France qui scandalisait l'Église par ses désordres, un roi d'Angleterre qui la persécutait par ses violences. Enfin, par ses ardentes prédications et ses habiles négociations, il parvint à conduire plusieurs armées très nombreuses en Orient en opposant la croix de Jésus-Christ au croissant de Mahomet.

Des miracles fréquents et authentiques honorèrent son sépulcre et attirèrent dans le lieu de sa sépulture de nombreux pèlerins. Paul Diacre l'appelle dans sa chronique : *Sanctæ me-*

les Arméniens et les Syriens, nous n'avons pu les ramener à l'unité... » Voir Fulbert de Chartres.

moriæ papam Urbanum plane et vere apostolicum virum (1).

En 1882, après l'approbation du culte du saint Pontife Urbain II, dont Son Em. le cardinal archevêque de Reims fut l'habile et zélé promoteur, un beau monument s'éleva par souscription dans la Champagne et dans toute la France, sans parler des pays étrangers à notre langue. La statue du glorieux Pontife domine aujourd'hui les vastes plaines du pays rémois, et son geste rappelle les ardentes prédications de la première croisade dont il fut le promoteur et l'apôtre, avec Pierre l'Hermite, le moine bénédictin de Belgique.

(1) Voir DUCHESNE, *Histoire de la maison de Châtillon*. Il donne le portrait de notre saint pape, d'après la collection des cardinaux français. On sait que le pape Léon XIII a voulu, pour perpétuer la mémoire de ce grand événement, dont on a fait en 1895 le huitième anniversaire, accorder à l'évêque de Clermont, Mgr Belmont, l'usage du Pallium pour lui et pour ses successeurs. (Voir le bref pontifical du 29 janvier 1895, dans l'*Univers* du 10 février).

DOM TH. BÉRENGIER, O. S. B.